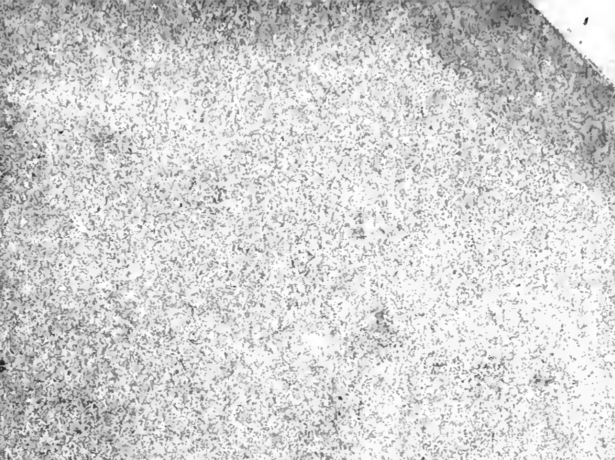
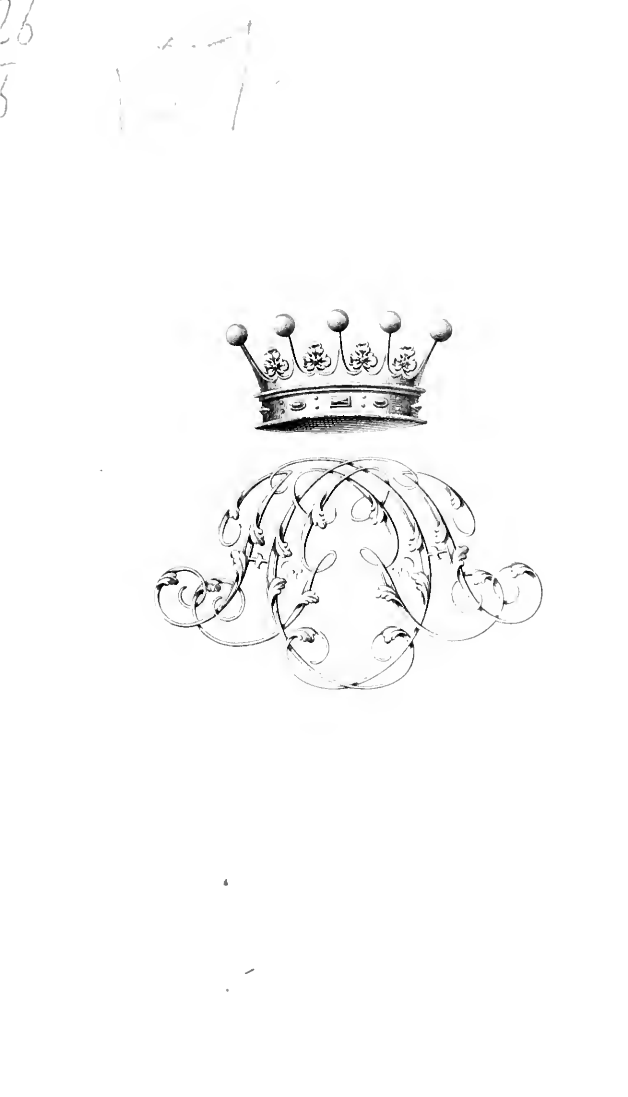
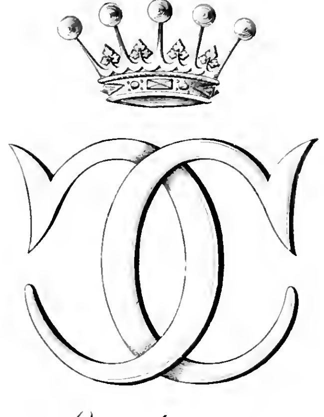












EMILIE

ET

ALPHONSE.

EMILIE

ET

ALPHONSE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez GIDE, libraire, rue Christine, no. 3.

AN XIII. — 1805.

Madame de Foix étant morte très-peu de jours après le mariage de sa fille, Émilie fut si affligée de l'avoir perdue, qu'elle tomba malade. Madame et mademoiselle d'Astey ne la quittèrent point qu'elle ne fût rétablie. Cette correspondance, interrompue alors, a recommencé au moment où le duc de Candale amena sa femme à Paris ; ils y retrouvèrent le chevalier de Fiesque qui avait été obligé de se séparer d'eux, lorsque madame de Candale perdit sa mère.

EMILIE
ET ALPHONSE

LETTRE XXVI.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

Ce 28 février 176....

Nous voilà donc séparées, mon aimable sœur; nous, dont tous les désirs, tous les projets, depuis l'enfance, avaient pour but de ne nous jamais quitter. On m'emmène à Paris, et demain vous partez pour la Provence. Chaque pas, chaque heure va nous éloigner l'une de l'autre. Cette distance affreuse me pèse peut-être encore plus que notre séparation. Je

sais que si vous fussiez restée à Aumale, je ne vous aurais pas vue davantage ; mais je vous aurais sentie plus près de moi ; je me serais flattée, chaque jour, que la moindre circonstance pourrait nous rapprocher : au lieu qu'une fois établie si loin, il n'y a plus que des malheurs qui puissent nous réunir. Ah ! mon amie, l'éloignement ajoute bien à l'absence !

En vous quittant ce matin, je me sentais l'âme brisée ; cependant je puis dire que je ne me doutais pas encore de toute ma douleur. Tant que j'ai vu le château, que j'ai distingué vos fenêtres, que je suis restée dans l'enceinte du parc, j'espérais que peut-être un accident suspendrait mon voyage..... Mais la voiture avançait ; et lorsqu'elle a passé le der-

nier arbre qui termine nos posses-
sions , un cri involontaire m'est
échappé ; je me suis jetée dans le fond
du carrosse , et j'ai pleuré. Je ne sais
si M. de Candale s'est offensé de mes
larmes , de mes regrets , ou s'il a
voulu me prouver qu'il ne faisait pas
attention à ma peine , mais il s'est
mis à siffler un mauvais air , ce qui
chez lui annonce toujours l'humeur.
Il s'impatientait et grondait comme
s'il eût été fatigué de se trouver près
de moi : quoique les chevaux allassent
au galop , il a ordonné aux postillons
d'aller plus vite. Me sentant empor-
tée loin de vous, j'ai remis précipi-
tamment ma tête hors de la voiture.
Hélas ! tout s'éloignait , tout dis-
paraissait ; et bientôt je n'ai plus
aperçu aucune trace de notre an-
cienne demeure. Comme un seul

instant m'a offert à la fois le souvenir de tant d'années heureuses, et toutes les inquiétudes d'un avenir effrayant! Je ne connais aucun des objets qui vont m'environner; la mort de ma mère, votre éloignement me laissent seule dans la vie. Quels regrets, quelles craintes!

Je n'ai pu trouver la force de me rapprocher de M. de Candale; j'ai appuyé mon bras sur la portière du carrosse, ma tête sur mon bras; et là j'ai pleuré encore. — *Vous êtes bien libre, Madame, de vous affliger à présent*, m'a-t-il dit; *mais lorsque vous serez arrivée a Paris, tâchez de dissimuler un peu cette fastueuse douleur. Dans ce pays, les éclats ne sont permis qu'à la gaieté; ceux que le chagrin produit ne servent qu'à rendre ridicule et à amuser les*

autres. — Après cette belle harangue, il s'est mis dans le coin de la voiture, et a fait semblant de dormir. Hélas! ce moyen lui a mieux réussi que son humeur ou ses représentations; car si j'étais assurée qu'il ne dormait pas, du moins je me flattais que son silence et le mien lui procureraient peut-être un sommeil véritable. J'ai étouffé mes pleurs; à peine osais-je respirer : pendant qu'il reposait, je ne craignais point de l'entendre et d'avoir à lui répondre. Ma sœur, je suis effrayée de l'aversion qu'il m'inspire; cependant, si je ne puis la vaincre, je m'efforcerai de la cacher. Encore si M. de Candale me permettait de vivre dans la retraite; s'il consentait pendant quelque tems à m'abandonner à moi-même, je serais sûre de m'accoutumer à ma situation

présente. La solitude et la réflexion pourraient seules me procurer le calme que j'ambitionne ; ce calme avec lequel on voit passer, sans regret et sans désir, les jours après les jours, et enfin la vie.

LETTRE XXVII.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

Paris, ce premier mars 176...

J'ARRIVAI hier au soir à l'hôtel de Candale. Je ne saurais vous rendre compte du saisissement que j'éprouvai en entrant dans cette grande maison dont on me croit la maîtresse, et où je me trouve si complétement étrangère. M. de Candale me montra mon appartement ; et comme plusieurs valets nous éclairaient, il mit devant eux une sorte d'affectation à m'en faire les honneurs ; car dès qu'un témoin nous voit ensem-

ble, son humeur habituelle se change aussitôt en soins et en prévenances. A peine les gens furent-ils sortis, qu'il me laissa seule.

Ma sœur ! que je me sentais triste ! dans cette chambre immense, je n'apercevais aucune place qui me convînt. Tous les siéges étaient rangés avec tant de symétrie que je n'avais ni envie de les déplacer, ni goût pour m'établir où ils étaient posés. Je restais debout devant la cheminée, regardant de tems en tems autour de moi, et répugnant à m'asseoir. Que vous dirai-je ? c'était quelque chose que de retarder à prendre possession de cette maison, où je prévois des jours si longs, et toutes les années vides pour le souvenir.

Ne sachant que faire, je parcourus ce grand appartement. Le hasard

me fit entrer dans une galerie où de très-beaux tableaux fixèrent mon attention. Comme nous rapportons tout à nous, chacun de ceux qui pouvaient convenir à mon état présent arrêtait mes regards.

Un de ces tableaux représente une jeune personne jouant avec un enfant; et, sans qu'elle s'en aperçoive, le Tems passe derrière elle et lui enlève une fleur de sa coiffure. — Au moins, me dis-je, c'est en s'amusant qu'elle perd ses beaux jours; et je soupirai.

J'avançai encore : l'image d'une noce me fit tressaillir. Je me retournai pour m'en aller; mais justement en face de ce tableau, j'en aperçus un autre représentant un jeune Espagnol debout, appuyé contre un arbre : il semble absorbé dans une

profonde rêverie, tandis qu'un vieillard lui parle avec la plus grande attention. Le jeune homme ne paraît s'occuper ni de ce qu'on lui dit, ni de ce qu'il fait; il tient une baguette avec laquelle il finit un chiffre qu'il a déjà tracé plusieurs fois autour de lui. Ce costume espagnol, cette tristesse me rappelèrent Alphonse. Quoique le jeune homme n'eût aucun de ses traits, je ne pouvais m'en détacher; il me semblait qu'à force de le regarder, je découvrirais quelque ressemblance entr'eux. J'étais comme une statue à considérer ce tableau, lorsque je fus rappelée à moi-même par un grand éclat de rire, si près de mon oreille, qu'un cri de frayeur m'échappa; c'était M. de Candale et le chevalier de Fiesque qui revenaient souper. Ne m'ayant pas trouvée dans

ma chambre, ils étaient venus me chercher dans cette galerie, et ma préoccupation leur avait permis de s'approcher sans que je les entendisse. Ils affectèrent une grande gaieté : mais que leur rire me parut contraint ! et quelle inquiétude j'éprouvais, ignorant combien de tems j'étais restée devant ce tableau, et depuis quand ils m'y avaient surprise !

Cet Espagnol avait ranimé en moi tant de souvenirs ! .... Alphonse est la première personne que j'aie vue en entrant dans le monde :.... il a sauvé ma mère d'un grand danger...; elle avait pu croire un moment qu'il m'intéressait ;.... je me le rappelai pour la première fois. J'osai m'interroger, me demander si dans ce tems de trouble, de chagrins, ma

mère n'avait pas mieux connu que moi ce qui se passait dans mon âme. Quoiqu'une voix intime me répondit que je n'avais jamais aimé Alphonse, cependant, je ne puis me le dissimuler, Alphonse seul m'a inspiré cette sorte d'attrait qui n'est pas de l'amour, mais qui le serait peut-être devenu s'il en avait ressenti. Je regardais M. de Candale avec effroi; mes yeux lui demandaient s'il avait lu dans ma pensée : le chevalier de Fiesque seul parut l'avoir pénétrée; du moins j'en jugeai à l'affectation qu'il mit à distraire ou plutôt à étourdir M. de Candale. Seul il soutint la conversation, sans prendre le tems de respirer; il lui parla de mille sujets différens. Pendant qu'il s'agitait ainsi, je restais toujours immobile devant ce tableau. La frayeur m'avait rendue

stupide ; et je paraissais attachée à la place où ils m'avaient trouvée. J'y serais encore, si le chevalier de Fiesque ne m'eût offert son bras pour retourner dans le salon. Je me laissai conduire. En chemin il me dit tout bas. *J'osais déjà vous plaindre, Madame; mais faut-il qu'un souvenir ajoute encore à vos chagrins ? —Je n'entends pas ce que vous voulez dire.—Ah! ne niez point*, répondit-il en riant ; *vous voudriez mentir que vous ne pourriez tromper : daignez voir en moi un ami.* — Dans ce moment, il éleva la voix, parla à M. de Candale ; et le reste de la soirée, il se tint toujours trop loin de moi pour qu'il me fût possible de le désabuser. Cependant il agissait comme un confident, faisait cent plaisanteries pour dissiper mon embarras, et

amuser M. de Candale ; quelquefois même il m'invitait à sourire, en me faisant des signes d'intelligence ; tandis que moi qui n'ai rien à me reprocher, je me sentais l'air coupable, et m'indignais contre mon peu d'usage qui m'avait rendue si gauche dans une occasion si simple.

Ma sœur, mon amie, je ne suis pas née pour le monde avec lequel je vais vivre.

LETTRE XXVIII.

Le chevalier de Fiesque à Mme. de...

Paris, ce premier mars 176...

Je veux que vous me félicitiez et que vous me plaigniez tout ensemble, mon indulgente cousine; car en même tems je suis satisfait et troublé. Et qui cause toute cette agitation? c'est l'arrivée de Mme. de Candale; ce sont ses sentimens que j'ai pénétrés. A peine me croyais-je amoureux, et je suis jaloux; je passe d'espérances flatteuses à de sinistres projets. La beauté d'Emilie m'entraîne, sa douceur m'enchante, j'adore sa vertu, et je voudrais la séduire; je ne lui

plais même pas, et je prétends en être aimé ; elle ne m'a fait aucun mal, et des idées de vengeance m'ont déjà passé par le cœur. L'amour n'est pas une seule passion ; il éveille et réunit toutes les autres.

Hier, pendant que j'étais à une grande assemblée chez Mme. d'Artigue, le duc y tomba comme des nues : personne ne l'attendait ; et tout le monde l'entoura avec les apparences de l'intérêt. Mme. d'Artigue le complimenta sur son mariage, sans émotion ni colère. Je m'indignais de sa fausseté ; mais depuis que je sais qu'Emilie aime, je conçois et pardonne tous les effets du dépit. M. de Candale a été accablé de plaisanteries sur sa sensibilité, de questions sur les grâces et le caractère de sa femme. Il semblait qu'on voulût deviner Emilie,

lie, puisqu'on ne pouvait pas la voir encore.

On attend Mme. de Candale avec impatience, les uns pour lui chercher des défauts, les autres pour en paraître amoureux; car ce pauvre duc doit être également tourmenté, soit qu'on ne trouve pas sa femme parfaite, ou que trop à la mode, elle devienne l'objet de la médisance.

Un mari, des plus maris, c'est-à-dire bien jaloux et bien crédule, bien surveillant et bien trompé ne s'est-il pas avisé d'accourir féliciter M. de Candale sur son mariage, en disant : *Eh bien, mon cher duc, vous voilà donc des nôtres !* le cher duc a rougi et tout le monde a éclaté.

M. de Candale est très-surpris qu'on ose le persifler, lui qui brillait toujours aux dépens d'une victime.

Il était si décontenancé chez Mme. d'Artigue, que j'ai entendu plusieurs personnes se dire : *Mais il est tout changé depuis son accident;* et cet accident, s'il vous plaît, c'est son mariage. Je vous entends d'ici crier au scandale ; cependant il faut bien vous raconter avec exactitude des détails dont votre perfection daigne s'amuser.

Vous connaissez l'esprit piquant et léger du vicomte de C**; comme il lui a donné le droit de se moquer de tout le monde, sans que personne ose s'en fâcher : *Prenez garde à vous*, disait-il au duc, *votre femme doit être parfaite, car vous l'avez choisie. Si, comme moi, vous eussiez épousé une grande fortune, il n'y aurait eu que votre notaire ou vos créanciers qui se fussent in-*

formés si aviez fait une bonne affaire; mais dans un mariage de goût, c'est nous tous qui allons vous juger. —*Il me semble*, répondit le duc, *qu'il suffit que je me trouve heureux.* — *Ah! oui vraiment, que vous vous trouviez heureux!* répliqua le vicomte en riant: *Jolie phrase! Cela ne suffit pas, mon cher; il faut que nous décidions si vous êtes heureux, si vous avez lieu de l'être, si vous le serez toujours.*—Un éclat de rire général imposa au duc l'obligation de sourire à cette folie. Alors le vicomte se laissa aller à toute sa gaieté. La marquise feignait d'en être mécontente, mais en effet l'excitait par ces petits reproches qui encouragent la méchanceté. *C'est horrible*, disait-elle en minaudant; *taisez-vous donc, Vicomte*: et si quelqu'un n'a-

vait pas entendu une de ces plaisanteries, c'était à cette personne-là même qu'elle s'adressait pour la lui faire reprocher : alors il fallait bien la redire ; et elle répétait ce qu'elle prétendait regretter qui eût été dit.

Le duc ne pouvant plus soutenir l'air sottement dégagé qu'il affectait, me proposa d'aller souper chez madame de Candale. J'y consentis avec une palpitation de joie qui m'étonna, mais à laquelle j'abandonnai mon âme sans inquiétude.

En chemin, je m'enivrais du plaisir de revoir Émilie, d'être admis dans sa solitude, d'y être introduit par son mari, et un mari qu'elle n'aime pas. Quels présages de bonheur! *J'adoucirai ses peines*, me promettais-je intérieurement ; *je m'efforcerai de plaire à M. de Candale ;* et je le

flattais déjà de tout mon pouvoir.

Nous trouvâmes Mme. de Candale devant un tableau qu'elle considérait si attentivement, que nous pûmes approcher d'elle sans en être entendus. Jugez de mon humeur en la voyant regarder avec tant d'intérêt un jeune Espagnol. Quel charme aurait-il à ses yeux sans le rapprochement que son cœur a fait et que le mien a deviné? Hélas! tous mes rêves de bonheur ont disparu, et cependant mon espoir s'est augmenté. Je suis jaloux; mais j'aime à savoir qu'elle est sensible. J'ai surpris son secret; je l'amenerai à me le confier; et en lui parlant de son amant, je la forcerai de penser à l'amour. D'ailleurs, Alphonse ne reviendra point.

Ah! si jamais je parviens à plaire à Émilie, combien regretterai-je d'avoir

surpris cette espèce de goût pour Alphonse ! combien lui ferai-je répéter qu'elle ne l'a jamais distingué que faiblement? Si tout à l'heure elle me faisait l'aveu de son amour, je me désolerais, et je ne lui pardonnerais pas de le nier. Concevez-vous qu'après m'être tant vanté de mon indifférence, je sois si peu maître de ma raison ?

LETTRE XXIX.

Mme. la duchesse de Candale à Mlle. d'Astey.

Ce 10 mars 176....

Je commence à me reconnaître un peu, ma douce et tendre amie, et à reprendre même de la tranquillité. En arrivant ici, tout me déplaisait; aujourd'hui je suis loin d'être heureuse, mais au moins je m'accoutume à ce qui m'environne.

Je me suis fait une petite retraite dans le coin de ma chambre; j'y ai placé une seule chaise, mon piano, ma harpe, quelques livres, une jolie table sur laquelle sont mes dessins et

mon écritoire. Je me suis tracé une sorte de cercle idéal, qui là me sépare du reste de l'appartement. Vient-on me voir? je sors bien vite de cette barrière pour empêcher qu'on n'y pénètre. Si par hasard on approche de cet asile, j'ai peine à contenir ma mauvaise humeur; je voudrais qu'on s'en allât : et pourquoi me reprocherais-je ce désir? ai-je jamais celui de voir arriver aucune de ces nouvelles connaissances?

M. de Candale m'a amené madame d'Artigue. La veille il m'en avait fait un long et pompeux éloge, quoique je ne lui eusse pas disputé un seul des agrémens qu'il lui suppose. J'ai très-aisément deviné qu'il voulait former mon opinion sur elle, lui porter mes affections, et dès-lors je me suis senti une répugnance à la recevoir, que j'ai

j'ai eu peine à cacher. Ma sœur, avez-vous jamais éprouvé combien sont révoltantes les préventions bonnes ou mauvaises, qu'on veut vous donner, pour ainsi dire, à votre insu, ou malgré vous ?

Lorsque Mme. d'Artigue est entrée chez moi, je l'ai reçue aussi froidement qu'il était possible. Elle n'a point paru s'en apercevoir ; son obligeance ne dépendait pas de la mienne ; elle arrivait résolue d'être aimable. Peu à peu la conversation s'est animée ; j'ai parlé avec plus d'intérêt : aussitôt elle m'a fait sentir qu'elle le remarquait avec satisfaction. Ce grand usage du monde qui apprend à dominer toutes les impressions naturelles pour n'en montrer que d'agréables ; qui n'a l'air d'observer que ce qu'il convient de voir, lui donnait

sur moi une supériorité dont je suis forcée de convenir ; et cependant je me disais : mon cœur, ma franchise valent mieux que cet art trompeur.

J'étais à ma toilette quand Mme. d'Artigue est arrivée. Elle a loué vivement la beauté de mes cheveux, l'éclat de mon teint, la douceur de de mon regard, les grâces de mes manières ; enfin elle n'a rien oublié. Je ne savais que répondre à tant de complimens ; ils me paraissaient ridicules, et cependant je n'étais point trop fâchée de les entendre. Serait-il donc possible de se persuader que les autres vous donnent de bonne foi les éloges dont vous reconnaissez l'exagération ? ou, après l'isolement dans lequel je me suis trouvée en arrivant ici, n'ai-je pas dû être flattée de plaire à la première personne qui m'a té-

moigné de la bienveillance ? Lorsque Mme. d'Artigue m'a vue plus à mon aise, elle m'a fait mille caresses, m'a assurée qu'elle serait *mon guide, mon amie.* En entendant prononcer ce mot si doux, je n'ai pu m'empêcher de lui demander si vraiment elle pensait à être mon amie : sa légèreté, ses prévenances mêmes, m'avaient mise en garde contre elle. Peut-être trouverez-vous que ma prévoyance s'étendait peu, en se bornant à lui demander si je pouvais la croire ? Mais ne lui connaissant aucun motif pour me tromper, pourquoi douter plus long-tems de son intérêt ? Madame d'Artigue m'a répondu en m'embrassant, en me nommant son aimable amie... ses caresses lui ont ouvert mon cœur : *Ah ! Madame*, ai-je repris, sans penser à M. de Candale, *je n'o-*

sais faire un pas dans le monde ; je m'y sentais sans appui.—Comment, a-t-il répondu, *ne dois-je pas suffire pour vous diriger ? — Je désire ne jamais vous déplaire.... mais, dans mon ignorance de la société, de ses usages, les conseils d'une amie m'intimideraient moins, et me guideraient aussi sûrement. — Allons, Duc,* a interrompu Mme. d'Artigue, *vous fâcherez-vous, parce que je veux remplacer, près d'elle, ses sœurs et sa famille ?—Mais,* a-t-il dit sévèrement, *je veux qu'elle ait de la confiance en moi.* — (Si vous saviez quel ton il prenait pour exciter cette confiance !) *Oui, oui,* a reparti madame d'Artigue, *vous voulez qu'elle éprouve à la fois tous les extrêmes, et l'amour qui lui ferait souhaiter d'être parfaite, et la confiance qui*

l'engagerait à vous avouer qu'elle est loin de l'être.... Vous le savez, elle aspire à vous paraître aimable : laissez-moi lui en apprendre les moyens.

M. de Candale est resté mécontent; mais en voyant que Mme. d'Artigue osait le contredire, j'ai pensé qu'elle pourrait me protéger contre lui : dès lors elle n'a plus rien fait qui n'ait attiré mon attention; ses mouvemens, ses paroles, ses regards excitaient mon intérêt ou ma curiosité. Je l'avais reçue froidement; et lorsqu'elle m'a quittée, je l'ai reconduite, désirant la revoir et résolue à la rechercher.

Adieu, mon aimable sœur, ma bonne et tendre amie; adieu.

LETTRE XXX.

Mme. la duchesse de Candale à Mlle. d'Astey.

20 mars 176....

Ah ! mon amie, ma tendre amie, chaque jour, chaque instant ajoute à l'éloignement que m'inspire M. de Candale ; et loin de laisser calmer mon esprit, agir ma raison, il voudrait que je lui payasse un tribut d'amour et d'admiration qui répugne également à ma franchise et à ma fierté. Sommes-nous seuls ? il passe le tems en reproches sur le passé, en avis pour l'avenir. Survient-il quelqu'un ? il me sourit, me loue, comme s'il

voulait persuader aux autres que je puis être aimable, mais que c'est un secret difficile à pénétrer. Il suit mes mouvemens avec inquiétude, répond pour moi le plus souvent, ou ne manque jamais d'expliquer ce que j'ai dit. Si, par hasard, on daigne quelquefois m'approuver, il vient, d'un air protecteur, m'honorer de ces légères caresses qui flatteraient un enfant, mais qui doivent faire rougir l'amour ou naître l'indifférence. J'avoue qu'il m'est impossible de ne pas les repousser avec hauteur : alors il plaisante sur ma prétendue sauvagerie, appelle ma froideur de l'innocence, et donne à tous mes défauts le nom d'une vertu. De nouveau sans témoins, il se livre à l'aigreur, à l'amertume, et ma franchise l'irrite encore. Ah! ma sœur! faut-il donc

être heureux pour qu'il soit permis de montrer sans danger toutes ses impressions? Jusqu'ici j'avais cru que la sincérité faisait pardonner les erreurs et même les fautes.

Hier, après une scène semblable à celle que je viens de peindre, nous montâmes en voiture pour aller souper chez Mme. d'Artigue. Après divers conseils sur la manière dont je devais me conduire, M. de Candale me demanda tout à coup et pour la première fois, si je l'aimais? Ne pouvant mentir, et craignant de l'offenser, je voulus me jeter dans des distinctions qui me servissent d'excuse : — *Je ne connais point l'amour*, répondis-je, *mais...* — *Point d'amour*, s'écria-t-il d'un air révolté! *ah! du moins feignez-le si bien que personne ne puisse soupçonner votre indifféren-*

ce ; sachez que si quelqu'un la pénétrait...... — Ma sœur, quel courroux altérait sa voix ! heureusement que l'obscurité m'empêchait de voir ses yeux, et j'en rendis grâces au ciel.

Nous arrivâmes chez Mme. d'Artigue ; elle me reçut avec une affection vraiment surprenante. Je me flattai, un instant, que la société m'enlevant à mon intérieur, pourrait me devenir agréable ; mais on jouait, et j'ignore tous les jeux ; on causait, et toutes les personnes dont il était question me sont inconnues ; je ne comprenais même aucune des plaisanteries dont on paraissait s'amuser vivement. Hélas ! me disais-je, le monde m'ennuie, et le malheur m'attend chez moi.

Mme. d'Artigue parla d'un homme cher à la société, qui venait de perdre

un ami intime. On le plaignit vaguement; et lorsqu'il arriva, j'étais peut-être la seule qui n'eût pas oublié son malheur. Il le rappela cependant par l'air triste et composé qu'il affectait. Dès qu'on se fut souvenu qu'il devait être affligé, chacun prit une figure analogue à la circonstance; on l'entoura, on lui demanda de ses nouvelles avec intérêt. — *Ah!* dit-il d'une voix lugubre, *je pars demain pour la campagne; je vais dans la maison où j'ai perdu mon ami...... Je veux m'entourer de son souvenir, me promener dans le bois où il se promenait, travailler à la table où il travaillait......* — Je crus de bonne foi à la douleur fastueuse de cet homme, et m'écriai, en le plaignant : *Dieu! habiterez-vous sa chambre? Non*, répondit-il, *elle*

est trop humide. — Je restai confondue : le chevalier de Fiesque, dont je rencontrai les yeux, sourit, et je ne pus m'empêcher de lui faire un signe d'indignation. Mme. d'Artigue aperçut la petite intelligence qui régnait entre nous ; elle lui en fit compliment, mais voulut en savoir le motif. Lorsqu'il le lui eut expliqué, elle m'engagea à ne pas le croire plus sensible qu'un autre ; *c'est son esprit,* dit-elle, *qui a deviné votre cœur.* Il se récria contre cette accusation : elle continua à le persifler ; il finit par lui demander grâce. Ils parlèrent longtems bas, riaient beaucoup tous deux : je vis bien qu'elle le menaçait sans colère, et qu'il s'humiliait sans repentir ; mais j'ignore le sujet de leur gaieté. Ce qui est sûr, c'est qu'ils avaient parlé de moi, et qu'on se

quittant, le chevalier de Fiesque lui dit d'un air encore incertain : *Amis!* — *Amie!* répondit Mme. d'Artigue en mettant la main sur son cœur, comme si elle s'engageait à l'être.

Adieu, ma bonne, mon aimable sœur.

LETTRE XXXI.

Le chevalier de Fiesque à Mme......

Ce 25 mars, 176...

J'AIME Emilie; et tous ceux qui voudraient l'affliger, trouveraient en moi un ennemi irréconciliable. Mais s'il faut, pour parvenir à en être aimé, lui causer quelque chagrin, mon cœur s'y résout sans peine; j'y trouve même une espèce de satisfaction. Pourquoi est-elle venue troubler ma tranquillité? pourquoi n'osé-je encore former aucune espérance de bonheur? Tant que j'ai craint pour Emilie la vengeance de Mme. d'Artigue, j'ai cru cette femme dangereuse;

je l'ai surveillée, je l'ai haïe. Aujourd'hui qu'elle m'a juré ne détester que M. de Candale, qu'elle m'a promis que son orgueil offensé se bornerait à le rendre ridicule, je lui pardonne ses projets, j'excuse son ressentiment, et même je consens à m'unir avec elle pour le satisfaire.

J'ai voulu confier à Mme. d'Artigue mes sentimens pour Emilie; elle les avait devinés, et m'a fait d'elle un grand éloge. Elle lui est même assez attachée pour m'avoir dit franchement qu'elle ne permettrait jamais rien qui pût lui nuire. Cependant, comme de grands potentats, nous avons fait le traité suivant :

J'aiderai Mme. d'Artigue dans tout ce que sa malice inventera pour désoler la vanité de M. de Candale. De son côté elle s'engage à ne jamais pré-

venir Emilie contre moi, mais se réserve le droit de l'avertir de tous les dangers de l'amour; de lui dire même qu'un sentiment n'est excusé que par la suite qu'on y met, et qu'il faut quelquefois plus de courage pour soutenir une préférence, souvent trop légèrement accordée, que pour résister à une première impression. —Je sens que j'accorde à Mme. d'Artigue bien plus qu'elle ne me donne; mais elle s'intéresse à Emilie, et je ne puis que lui en savoir gré : ne l'aimé-je pas aussi malgré moi?—D'ailleurs, Mme. d'Artigue promet de défendre Emilie contre tous mes rivaux.

Pour exécuter plus facilement le premier article de ce traité, Mme. d'Artigue va passer quelques semaines dans sa terre. Le jeu, la musique, le spectacle, la proximité de Paris attireront beaucoup de monde chez

elle. Le duc lui a promis d'y passer tout le tems qu'elle y restera, car elle a repris son empire sur lui; Emilie y viendra, et moi je précéderai son arrivée, j'y suivrai tous ses pas. Si nous donnons trop d'humeur au duc, s'il excite ses larmes, ne serai-je pas auprès d'elle pour la consoler? Il doit y avoir une grande satisfaction à essuyer des pleurs qu'on n'a pas fait répandre; il y en a peut-être à les laisser couler. L'amour m'a réconcilié avec toutes les folies dont je me moquais jadis; cependant il ne maîtrise pas mon âme entière. Loin d'éteindre mes goûts, il les ranime, et je pourrais dire comme La Fontaine :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Aussi

Aussi, malgré mes tendres dispositions, si les fêtes se succèdent, si Emilie se livre à la dissipation, j'irai au-devant de tout ce qui pourra lui plaire. Qu'elle me désire dans son chagrin; que, dans sa gaieté, elle m'accorde un sourire de préférence, et je ne redoute plus l'amour!

LETTRE XXXII.

Mme. la duchesse de Candale à Mlle. d'Astey.

Au château d'Artigue, ce 10 avril 179....

Si ma lettre vous paraît aussi bizarre que mes idées me semblent incohérentes, elle vous étonnera. Je ne me reconnais plus : est-ce bien moi qui forme toutes les pensées, qui éprouve tous les sentimens dont je suis agitée?

Mme. d'Artigue a beaucoup de monde chez elle. Chacun paraît disposé à s'amuser, sur-tout à trouver bon ce que font les autres. Moi-même je me plais ici, sans trouver cependant qu'aucun des plaisirs dont on

jouit, soit celui que j'aurais préféré si j'eusse été heureuse, ni que la société soit celle que j'aurais choisie : mais enfin la journée se passe sans réflexion, sans prévoyance, et s'il faut l'avouer, sans presque voir M. de Candale. Ah! mon amie, que je suis à plaindre de regarder cette dernière circonstance comme un bonheur!

Je suis tellement environnée, qu'à peine trouve-t-il le tems de me parler, et vous ne sauriez concevoir le petit travail que je fais pour l'éviter sans l'offenser. On joue très-gros jeu; jamais je ne m'absente qu'il ne soit occupé : reste-t-il oisif, j'ai toujours quelque prétexte qui me fixe dans le salon. Combien de fois il m'arrive de parler ou d'écouter, avec l'apparence de l'intérêt, des choses auxquelles je ne pense même pas : mais par-là

j'évite ses regards, ses reproches, sa présence; et je sens que, si nous pouvions vivre quelque tems ainsi, la répugnance qu'il m'inspire s'affaiblirait.

Quoique Mme. d'Artigue n'ait pas encore trente ans, elle se plaît à me nommer sa fille, et fait la vieille en parlant de ma jeunesse. Son intérêt me touche : cependant je suis obligée de convenir que ses conseils et sa conduite m'étonnent souvent. Par exemple, elle a obtenu de moi l'aveu de mon indifférence pour M. de Candale : loin de la blâmer, de chercher à me donner un aveuglement qui me procurerait peut-être un sort plus tranquille, elle m'éclaire sur plusieurs de ses défauts que je n'avais point remarqués. Sommes-nous seuls? elle s'amuse à le contrefaire : je ne

puis m'empêcher de rire en la grondant. Mais l'autre jour elle continua cette plaisanterie devant le chevalier de Fiesque : je voulus l'arrêter, elle se récria contre ma pruderie ; je me fâchai sérieusement, elle me persifla. Depuis cet instant elle ne parle plus que de mon *ardent amour* pour M. de Candale. Dites-moi pourquoi étant blessée qu'on me fasse sentir ses ridicules, je serais encore plus honteuse qu'on me crût capable de ne les pas apercevoir ?

Depuis cet instant, je me suis un peu éloignée de Mme. d'Artigue ; mais aussi je m'amuse beaucoup moins. Hier matin, ne sachant à quoi occuper le tems que je passais ordinairement à sa toilette, je voulus aller me promener. Me trouvant seule, je lui fis demander un roman : elle m'envoya

un traité sur la sagesse, avec une plume et du papier pour y faire des additions. Cette plaisanterie, toute mauvaise qu'elle était, me donna de l'humeur, et je laissai le livre que j'aurais mieux fait de lire. En passant sous ses fenêtres, je l'y aperçus avec le chevalier de Fiesque : elle me demanda si je boudais encore. Cette belle question me décontenança. Si elle m'eût fait des excuses je lui aurais témoigné le mécontentement que j'éprouvais ; mais elle avait si bien l'air d'attendre les miennes, que je me sentais prête à lui en faire. — *Venez-vous déjeuner*, me dit-elle en riant ? — Je balançais. — *Ah ! je n'y pensais pas*, ajouta-t-elle, *il faut bien vous faire prier un peu, sans cela vous seriez jeune sans être enfant..... Allons, chevalier, allez*

la chercher. — M. de Fiesque quitta la fenêtre. — *Je vous prie de remarquer*, me dit aussitôt Mme. d'Artigue, *qu'hier vous vous ennuyâtes complétement.....* (ce qui est vrai) ; *que depuis que je ne me méle plus de votre parure, vous étes moins jolie, et*, ajouta-t-elle en baissant la voix, *que vous ne pouvez pas m'obliger à avoir pour votre mari des égards qui vous coûtent trop à vous qui en auriez le mérite, pour qu'ils me soient possibles à moi qui n'en aurais que l'ennui.*

Comme elle achevait ces mots, le chevalier de Fiesque parut : il m'emmena en feignant de m'entraîner ; et quoique je sentisse bien que cette violence n'était qu'un jeu, j'aimais assez à la lui voir employer. Il y a je ne sais quoi d'humiliant à revenir

de soi-même, après s'être éloigné volontairement, et qui pis est avec fierté.

En me voyant entrer dans sa chambre, Mme. d'Artigue m'embrassa; mais elle voulut encore reparler avec emphase de ma prétendue passion pour M. de Candale. Je la suppliai de ne plus le nommer entre nous. — Ainsi toute cette grande querelle, où j'avais si complétement raison, a fini par lui demander une grâce qu'elle ne m'a pas accordée. Mme. d'Artigue m'a protesté qu'il fallait absolument qu'elle se moquât de lui ou de moi; et en conséquence elle m'a priée de prendre un rôle dans une comédie, dont elle doit jouer un des personnages sous peu de jours. — *Tout le monde l'ignore*, m'a-t-elle dit; *M. de Candale n'en sera*

pas

pas instruit.... c'est une charmante surprise que votre tendresse lui ménagera. — Je l'aurais volontiers battue pour son obstination à parler de ma tendresse; mais comment résister à Mme. d'Artigue? elle m'a assurée que je lui ferais un plaisir *extrême ;* que M. de Candale serait *enchanté ;* que lui-même avait partagé cet amusement l'année précédente. En ce cas, pourquoi l'en exclut-elle aujourd'hui?

Il y a des instans où j'ai grande envie de confier à M. de Candale ce petit secret, qui ne devrait pas en être un; mais pour cela il faudrait lui parler, et vous ne savez pas combien je redoute de me trouver avec lui.

Au fait, Mme. d'Artigue est sa meilleure amie; il m'a prescrit de lui

donner toute ma confiance : c'est elle qui me répond de lui ; et s'il me désapprouve, mes excuses et la promesse de renoncer pour toujours à cet amusement, devanceront ses reproches.

Adieu, ma bonne, mon aimable sœur.

LETTRE XXXIII.

Le chevalier de Fiesque à Mme.....

Au château d'Artigue, ce 16 avril 176....

MA chère cousine, vous avez un instinct de circonspection que j'admire toujours. En me demandant, sans la nommer, le portrait *de celle que j'aime*, vous avez agi plus discrétement que vous ne comptiez. En effet, Emilie et Mme. de Candale sont fort différentes. Si vous saviez combien Emilie est belle ! Quoique sa taille soit élevée, majestueuse, superbe même, tous ses mouvemens sont doux. La tristesse paraît être dans son cœur ; mais dès qu'elle parle, le

sourire est sur ses lèvres. Ses grands yeux bleus sont habituellement baissés, mais son regard n'est jamais indifférent. Il y a dans toutes les manières d'Emilie une grâce particulière qui fait qu'un simple mot d'elle, un coup d'œil, la moindre attention paraissent des préférences qui vous flattent et vous entraînent malgré vous. Je me rappelle que son attachement pour sa mère ressemblait à l'amour: que sera-t-elle donc si jamais elle éprouve cette passion? Voilà ce qu'Emilie est pour moi, pour le reste du monde; mais elle distingue M. de Candale, et c'est comme sa femme qu'il me reste à la peindre.

Mme. de Candale n'aime point son mari, et jamais son aversion n'est aussi visible que lorsqu'elle s'efforce de la cacher. Dès que M. de Candale paraît,

Emilie devient sérieuse ; ses mouvemens sont contraints, embarrassés : ou, si l'espoir de dissimuler sa peine l'engage à paraître gaie, son rire est si triste, qu'il excite plus de pitié que ne feraient des plaintes. Quelquefois j'aperçois le visage de M. de Candale s'allumer de courroux ; ses yeux sont menaçans : mais sa rage vient se briser contre l'inaltérable douceur de sa femme. Elle est avec lui d'une politesse qui ne permet d'exprimer ni la colère ni l'amour. Ce sont des égards si glacés lorsqu'il la force à s'occuper de lui ; c'est un oubli si profond lorsqu'il la laisse à elle-même, qu'elle lui répond toujours, mais ne lui parle jamais.

Vous croyez peut-être que ces portraits devraient me donner de la confiance ; mais qu'oser dire à une

personne également bien envers tout le monde, d'une humeur impassible, et si éloignée de partager vos sentimens qu'elle ne les soupçonne même pas? Je deviens presque aussi fâcheux, je suis aussi chagrin que M. de Candale; et si je prétendais à être aimé, je serais vraisemblablement traité comme lui. Emilie est une de ces femmes à qui il ne faut jamais parler d'amour, sans être bien sûr d'en être écouté.

LETTRE XXXIV.

Le chevalier de Fiesque à Mme....

Au château d'Artigue, ce 25 avril 176..

Je suis loin d'être content; Mme. d'Artigue remplit nos conventions avec une exactitude perfide. Elle entretient, il est vrai, la répugnance d'Emilie pour M. de Candale; mais elle cherche, en même tems, à la rendre inaccessible à l'amour, et cependant toujours plus aimable. Elle stimule sa vanité, soigne sa figure, cultive son esprit, la prévient des dangers du monde, lui apprend les moyens d'y réussir, et voudrait en faire une coquette qui pût la surpasser et la venger.

Mme. d'Artigue a réduit ses leçons en maximes. Vous savez combien les formes sentencieuses en imposent, et comme tout ce qui a l'air d'un résultat doit séduire l'inexpérience : cependant, grâces à mon bon génie, elle étonne Emilie sans la persuader encore.

Je veux vous faire juger jusqu'à quel point Mme. d'Artigue porte le désir de plaire. Devant donner un grand bal hier soir, elle avait fait venir Henri (*) pour la coiffer, ainsi que Mme. de Candale. J'assistais avec Mme. d'Artigue à la toilette d'Emilie :

(*) Célèbre coiffeur du tems. Il mettait une si grande importance à son art qu'il est mort fou, se croyant le premier homme de la France.

je fus surpris d'entendre Henri se récrier sur la beauté dont elle serait avec la nouvelle coiffure : *Comment*, m'écriai-je, *est-ce que Mme. de Candale n'est pas assez belle sans art?* — *Oui*, dit-il négligemment, *on peut être belle sans art*, *mais c'est lorsqu'on est seule. Dans un cercle, la beauté n'est qu'un accessoire ; l'élégance et la tournure sont tout.* — *Comment ?* dit Mme. d'Artigue, *Henri parle de son talent en peintre.* — *Eh ! ne suis-je pas peintre ?* répondit-il ; *combien de femmes qui sont affreuses avant que je les aie coiffées !... D'honneur, quand je considère certaine laideur, et que je me dis : Voilà une figure que je vais rendre charmante, je trouve qu'elles devraient me donner la moitié de leur fortune.* — *Vous*

êtes donc persuadé de les embellir toutes? — Oui, madame la marquise; quand je veux, la belle, la laide deviennent également jolies.— Ah! s'écria Mme. d'Artigue en minaudant, *également est injuste. — On est même obligé quelquefois d'être cruel*, répondit-il.... : *quand j'ai de bonnes intentions, j'ajoute au bien et corrige le mal; mais il est des dames trop fières que je suis obligé de punir malgré moi .....; des figures renfrognées que j'ombrage..... ; de grands fronts que je découvre impitoyablement. Ces jours-là, je suis bien sûr que quelques migraines les empêcheront de se montrer; je suis toujours tenté d'avertir le médecin en m'en allant.* — Tout cela était accompagné d'une impertinence si confiante que j'en

étais choqué. Mme. d'Artigue faisait de ces rires d'approbation qui flattent plus qu'un éloge. Elle lui demanda s'il avait jamais cherché à l'enlaidir. Vous jugez bien que Henri se récria sur l'impossibilité. — Elle lui sourit avec complaisance. Henri citait les femmes qui ne devaient qu'à son habileté la réputation d'être jolies; et votre fierté ne concevra jamais avec quelle petitesse elle encourageait la fatuité de cet homme, et comme elle s'efforçait d'être aimable pour qu'il publiât qu'elle surpassait les autres femmes.

Lorsqu'il fut parti, je ne pus m'empêcher de reprocher à Mme. d'Artigue d'avoir prodigué toutes ses grâces pour charmer Henri. — *Henri!* répétais-je, croyant exprimer le dernier période de la coquetterie. —

Henri est le premier homme de son état, répliqua-t-elle, *et l'on n'atteint jamais à aucun genre de perfection sans une sorte de mérite. — Ah!* repris-je, toujours en me moquant, car elle m'avait paru complétement ridicule; *séduire jusqu'à son coiffeur! — Séduire est délicat! mais apprenez de moi*, me dit-elle, *que la vraie coquetterie n'est point celle qui se contente d'inspirer l'amour; souvent elle s'indignerait de l'exciter : c'est ce besoin, cette soif de plaire qui porte à vouloir inspirer tous les sentimens flatteurs. La vraie coquette veut être trouvée bonne par le pauvre, affable par l'artisan : elle distingue le mérite, prévient l'homme modeste : le sage lui croira l'amour des vertus paisibles; le héros lui trouvera l'exaltation de la gloire.*

A toutes les distances, il est des hommages qu'elle va chercher: mais l'amour, et même l'amour malheureux, elle ne le permet qu'à ceux qui sont dignes de plaire. En finissant ces mots elle me jeta un coup d'œil où je retrouvai la haine, la hauteur qui m'avaient frappé le jour où je lui appris le mariage de M. de Candale. Je la regardai avec inquiétude; elle se remit aussitôt et me tendit une main qu'à peine j'osai presser. Le reste du jour, elle me combla de soins flatteurs; loin de me rassurer ils m'effrayaient..... Rien de nouveau dans ma conduite n'a pu me valoir ce redoublement d'affection : si c'était seulement la crainte de s'être laissé deviner !.... — Ma cousine, ce regard de Mme. d'Artigue m'est toujours

présent; je suis comme un homme qui aurait éprouvé une douleur aiguë dont le souvenir le fait encore tressaillir.

LETTRE XXXV.

Mme. la duchesse de Candale à Mlle. d'Astey.

Au château d'Artigue, ce 30 avril, 176...

AURIEZ-VOUS cru, mon aimable sœur, que votre Emilie si sensible, si romanesque, qui s'était formé si jeune des idées d'un bonheur et d'une perfection peut-être imaginaires, non-seulement se livrerait ici à une dissipation inexcusable, mais qu'elle y prendrait goût? Une circonstance, bien légère en apparence, m'a rendu ma raison et mes chagrins. Il faut que je vous ouvre mon âme; toutes mes faiblesses vous seront connues.

Depuis que je suis ici, on m'a environnée de toutes les illusions de l'orgueil ; je n'ai cessé d'être suivie, louée, admirée. Il semblait que j'étais devenue le modèle des femmes et l'arbitre des hommes ; enfin le besoin de plaire m'avait tellement saisie, que n'aimant qui que ce soit, il n'y avait plus personne dont le suffrage me fût indifférent.

Mme. d'Artigue donna un grand bal il y a quelques jours ; je n'ai pas besoin de vous avouer le tems que j'avais donné à ma toilette. Dès que je parus, l'admiration générale me fit juger que mes soins avaient réussi. Loin de sentir l'embarras que j'éprouvais jadis, en me voyant l'objet de tous les regards, je m'abandonnai bientôt à l'espèce d'enthousiasme dont on se plaisait à m'enivrer. Dansais-je?

tous les hommes se tenaient derrière moi pour admirer mes pas : me reposais-je ? ils environnaient la place que j'avais choisie. Le bal languissait dès que je ne l'animais plus.

Nous sommes plus de trente personnes dans le château ; il en était arrivé un nombre bien plus considérable de Paris ; la fète était superbe, et Mme. d'Artigue semblait ne la donner que pour moi. Comment résister à tant de séductions ? Une seule femme, Mme. de Villars, parut balancer mes succès. Je suis obligée de convenir que je m'en aperçus avec étonnement ; mais combien je me sentis plus choquée, en entendant le chevalier de Fiesque se vanter qu'il venait de *soutenir* qu'elle ne pouvait m'être comparée. *Je serais fâchée*, lui dis-je en passant devant lui, *que*

vous vous fussiez livré pour moi à une dispute trop vive. Mais de peur qu'il ne pénétràt la sotte jalousie dont j'étais frappée, je courus joindre Mme. de Villars. Comme je lui parlais, j'entendis un de mes plus ardens admirateurs dire tout bas, en citant je ne sais quel auteur anglais : *La première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent, est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries* (*). En vérité, je crois qu'il m'avait devinée ; car je disais à Mme. de Villars des choses très-aimables, et je l'avais regardée de la tète aux pieds pour lui trouver un défaut.

Ma tendre amie, pardonnez-moi ;

(*) Mandeville.

c'est un instant d'erreur dont je rougis, que je n'oublierai point, et dont le souvenir, toujours présent, me portera à excuser les autres, et à me défier de moi-même.

Mme. de Villars se plaignit de la chaleur, en se servant d'un éventail de bois de sandal. L'odeur de ce bois pénétra tous mes sens. Alphonse en portait une petite canne que le hasard m'avait fait remarquer le jour où il me dit adieu. Ce bois m'étant inconnu alors, je l'avais regardé avec attention, senti plusieurs fois, et depuis, je n'en avais jamais vu à personne. Mme. de Villars ne pouvait plus agiter cet éventail, sans me causer de l'émotion. Alphonse, que je croyais avoir oublié, se présenta à mon esprit, comme si je le voyais encore; et avec lui, je retrouvai le souvenir

de tous les sentimens qui ont troublé mon âme depuis mon séjour à Compiègne : je voyais ma mère dans sa bonté, aux jours de sa rigueur, à l'instant de sa mort, et je me sentais défaillir.

Mme. de Villars jouait toujours avec son éventail : je le lui ôtai comme pour le voir ; mais, dans le vrai, parce que ses mouvemens en portaient l'odeur jusqu'à moi, et que je ne pouvais plus la soutenir. Je le tins long-tems sans l'agiter, sans le regarder, sans penser à m'éloigner. C'est le souvenir d'Alphonse qui m'avait rappelé ma mère ; et je ne pensais plus à lui ; c'était elle qui m'occupait toute entière.

Ma mère, plaignez-moi d'avoir si mal récompensé votre amour, si peu profité de vos exemples ; pardonnez-

moi de n'avoir pas assez respecté celui que vous m'aviez choisi. Mais comment avez-vous pu me donner à un homme qu'il m'était impossible d'aimer? Vous me connaissiez une âme ardente, vous m'aviez formé un cœur sincère, et vous alliez me laisser sans conseil et sans guide.

LETTRE XXXVI.

Le chevalier de Fiesque à Mme.....

Au château d'Artigue, ce 4 mai 176....

Est-ce à vous que j'oserai avouer toutes les passions qui m'agitent? Oui, votre douce amitié, vos sages avis adouciront ma colère.

J'ai risqué de faire entendre à Emilie combien je l'aimais, combien l'amour m'avait rendu différent de moi-même. Son regard indigné a arrêté sur mes lèvres l'aveu entier de mes sentimens. Malgré sa rigueur, j'aurais pu la chérir encore, si elle n'eût rejeté mon amour que sous le prétexte de ses devoirs; mais elle a

méprisé ma passion, elle a ri de mes chagrins, comme s'il était impossible que l'on m'aimât. N'apprendra-t-on jamais aux jeunes femmes qu'il ne faut pas humilier l'amant qui vient se soumettre? Car l'homme assez fier assez généreux pour dédaigner un outrage, ne le méritait pas; et celui qui s'en offense, ne le pardonne jamais.

Il y a bien long-tems que je ne vous ai écrit; je vous dois de si longs détails que je ne sais par où les commencer. Je vous ai mandé que je croyais avoir à me plaindre de Mme. d'Artigue : le soir même j'ai reconnu mon injustice, en apprenant qu'elle me destinait à jouer la la comédie avec Mme. de Candale, et même qu'elle m'avait donné près d'elle le rôle d'un amant.

Que de plaisirs j'ai dus à madame d'Artigue ! Pendant quelques jours j'étais devenu enfant ; et mille petits bonheurs, inconnus aux âmes froides, naissaient pour moi des plus légères circonstances. Il me semble que mon cœur s'était rajeuni avec une passion nouvelle.

Emilie a un son de voix charmant ; mais elle lisait mal les vers : je m'étais chargé de lui montrer son rôle ; je lui apprenais à y mettre de l'expression. Combien de fois je lui faisais répéter les vers où, sans m'avoir pour objet, elle disait, en me regardant, qu'elle aimait ! Croiriez-vous que j'étais assez fou pour lui en savoir gré, et me dissimuler que jamais elle n'était moins occupée de moi, que lorsqu'elle jouait le mieux son rôle ?

Les plaisirs entraînaient Emilie depuis son arrivée ici ; l'admiration l'enivrait ; et je commençais à me flatter que ce besoin de plaire la porterait à distinguer mon amour, lorsque tout à coup, à un bal où elle s'était surpassée, nous la vîmes sortir avant que personne eût encore pensé à se retirer. Mme. d'Artigue crut qu'elle était malade, monta chez elle : Emilie était renfermée, et refusa de lui ouvrir, sous prétexte qu'étant fatiguée, elle voulait reposer.

Le lendemain, elle vint au déjeuner, sans parure, et remarquez bien, sans désir de plaire : on aurait pu croire qu'elle n'avait jamais connu la coquetterie. Nous nous regardions, Mme. d'Artigue et moi, sans comprendre ce qui avait pu opérer un changement si complet et si subit;

mais nous fûmes confondus, lorsque nous lui vîmes pour M. de Candale mille petites attentions qu'elle n'avait jamais eues : pendant le déjeuner, elle ne fut occupée que du soin de de le servir, de prévenir ses demandes, et ne se donna pas la peine de parler à aucun de nous.

Dès que Mme. d'Artigue fut seule, elle s'informa si Mme. de Candale n'avait point reçu de lettres ; — aucune : — Si elle avait vu du monde ; — personne. — Elle porta même la curiosité jusqu'à demander si elle n'avait pas lu quelque traité de morale ; depuis qu'Emilie s'était livrée à la dissipation, elle n'avait pas ouvert un livre, et il ne s'en trouvait point dans sa chambre. — J'avoue qu'indépendamment de mon amour déjoué, je voudrais, pour connaître

jusqu'où va la folie des femmes, savoir la grande raison qui a pu arracher Emilie aux plaisirs, la porter vers son mari qu'elle détestait et craignait si fortement. Quelle cause étonnante a produit de si grands effets, et nous reste inconnue? Voilà, par exemple, un problème digne d'occuper l'homme de bien comme le fou. Une jeune femme sans expérience, sans secours, entourée de séductions et de chagrins, échapper à la fois à la sagacité de Mme. d'Artigue, et à la pénétration d'un amant; vaincre ses goûts, surmonter son aversion : cela surpasse mon intelligence et mes calculs.

Heureusement qu'Emilie ne met pas plus de mesure en revenant à son mari, qu'elle n'employait d'adresse à s'en éloigner; la même sincérité la

guide. J'admire cette impossibilité de tromper, mais je n'ai pas le courage de la défendre contre madame d'Artigue, qui, désespérant aujourd'hui de gouverner Emilie, s'est tournée entièrement du côté de M. de Candale. Hier, je l'entendis, elle lui présentait la première indifférence de sa femme comme un tort, et ce brusque retour comme une folie ; aussi disait-il en regardant Emilie : *La chose la plus insupportable est une femme bizarre.—J'en ai connu*, répondit Mme. d'Artigue, *qui se livraient alternativement à une dissipation folle, ou à une retraite absolue ; qui toujours dans les extrêmes, tantôt parlaient avec mysticité, tantôt souriaient avec coquetterie, ne faisant rien à tems, rien à demi, rien avec suite.* — Est-il

possible qu'un sot amour m'ait réduit à ne pas protéger une femme que je sais innocente ; à espérer que les dédains de M. de Candale me la rameneront, et à souffrir qu'on humilie celle à qui je serais trop heureux de consacrer ma vie !

LETTRE XXXVII.

Le chevalier de Fiesque à Mme. . . .

5 heures du matin, ce 10 mai 176...

Il me serait impossible aujourd'hui de vous rendre compte de moi-même. Je ne sais quel trouble m'agite, à quelles contradictions mon cœur est en proie. J'aime Mme. de Candale, et je craindrais d'en être aimé ; ce bonheur serait mêlé de trop de remords.

Vous savez que Mme. d'Artigue avait obtenu qu'Emilie prît un rôle dans la *Feinte par amour* (*), et

(*) Comédie de Dorat.

que, sous le prétexte de ménager une de ces surprises, dont presque tous les amusemens de société ont besoin, elle avait exigé, en même tems, que Mme. de Candale en fît un mystère à son mari. Emilie avait choisi le rôle de *Mélise*; je devais jouer celui de *Damis*. Me trouver amant de Mme. de Candale, en paraître aimé !... Cet instant d'illusion me semblait un bonheur au dessus de mes espérances.

Hier au soir, vers neuf heures, Mme. de Candale me dit tout bas qu'elle voulait répéter son rôle, et me fit signe de la suivre dans la bibliothèque de Mme. d'Artigue. Peu de momens après, comme je sortais du salon pour me rendre à ses ordres, le duc me demanda où j'allais. Cette question m'étonna sans pouvoir m'en

rendre raison ; aussi ne pris-je pas la peine d'y répondre.

L'appartement de Mme. d'Artigue est au rez-de-chaussée ; en y entrant, je ne remarquai point que les volets de ses fenêtres n'étaient pas fermés.

Emilie me reçut avec beaucoup d'embarras ; c'était la première fois que je la voyais seule, depuis que j'avais osé lui parler de mon amour. Elle me dit sans lever les yeux, « que » dernièrement elle avait sollicité » madame d'Artigue de la dispenser » de jouer la comédie, sans pouvoir » l'obtenir.... ; qu'au moins elle ne » paraîtrait que dans cette seule » pièce.... ; et qu'encore il lui en » coûtait beaucoup..... » Elle craignait sans doute que je n'abusasse de la nécessité où elle était de me recevoir, pour la ramener sur mes senti-

mens ; aussi je crus devoir la tranquilliser : — *S'il vous est trop pénible de jouer avec moi, je rendrai mon rôle, et m'éloignerai d'ici, afin de vous éviter les reproches de madame d'Artigue.* — *Non*, me dit-elle, *je rougirais de lui voir éprouver une si forte contradiction, d'entendre ses regrets, en lui cachant que je les aurais causés. Répétons plutôt bien vite*, ajouta-t-elle en souriant, *afin que nous soyons promptement débarrassés, vous de l'ennui que je vous donne, et moi, de la frayeur que m'inspire la seule idée de paraître dans ce spectacle.* — Nous nous mîmes donc en scène. Emilie ne me regarda pas un instant ; sa timidité avait quelque chose de si doux, de si craintif, que j'en étais attendri. Mille fois je fus tenté de lui jurer que je

ne chercherais plus à me faire aimer d'elle ; et toujours je fus arrêté par la crainte de lui rappeler que j'avais osé y prétendre. Tous les deux troublés, tous les deux incertains, nous répétâmes nos rôles ; elle, comme un enfant, moi comme un imbécille. Je ne sais lequel de nous désirait le plus arriver à la fin de la pièce : nous y touchions ; j'étais au moment où, à genoux près de Mme. de Candale, elle me donnait le portrait qui assure le bonheur de Damis, lorsque nous entendîmes un cri sur la terrasse. Je me levai précipitamment, prêtai l'oreille avec attention. Madame de Candale courut ouvrir la fenêtre, et nous crûmes entendre fuir quelqu'un que l'obscurité nous empêcha de distinguer.

Emilie ne fit aucune réflexion sur

cet incident ; j'ignore même si elle n'en sourit pas, croyant simplement qu'on s'était amusé à lui faire peur.... Pour moi j'en conçus toute l'importance ; car si c'était M. de Candale qui m'avait surpris aux pieds de sa femme, quelles inductions ne devait-il pas en tirer ? Je ne sais cependant si, pour la réputation de Mme. de Candale, je ne préférerais pas que ce fût lui. Ces volets ouverts, cette sécurité, prouvent l'innocence ; et l'amour-propre de M. de Candale aura sûrement remarqué tout ce qui devait le tranquilliser. Je suis également certain que, si ce n'est pas lui, l'indiscrétion et la méchanceté se garderont bien de répéter aucune des circonstances qui pourraient excuser Emilie. A travers mes craintes, au milieu de tant d'incertitudes, je

m'arrêtai à la seule résolution de cacher à Mme. de Candale le danger qui la menace, et de l'en préserver s'il est possible.

En entrant dans le salon, j'examinai attentivement la figure de M. de Candale; et, aux efforts qu'il faisait pour prendre un air riant, je fus assuré qu'il nous avait vus. Lui dire tout de suite que nous devions jouer la comédie, c'était l'éclairer sur mon inquiétude. L'aveu tardif de ce misérable secret ne lui eût paru qu'une ruse habile; et je le connais assez pour être convaincu qu'il aurait pris la vérité pour un détour. J'aimai donc mieux l'attendre et le voir venir, bien déterminé à glisser dans le premier entretien qu'il aurait avec moi, le projet de ce spectacle, et l'enfantillage de n'en avoir point parlé.

Soit hasard, soit méchanceté, madame d'Artigue, après souper, amena la conversation sur la jalousie. On disserta lourdement sur cette cruelle passion, et chacun répéta tous les lieux communs qui se sont dits dans tous les pays et dans toutes les langues. Je pris une part très-vive à la dispute : car en persiflant les jaloux, j'espérais persuader à M. de Candale qu'il était honteux de l'être, du moins de le paraître.

Comme nous étions parvenus à parler tous ensemble sans nous entendre, je vis Mme. d'Artigue tourner plusieurs fois auprès d'une petite table, y prendre un livre, le poser sur la cheminée, comme si ce n'était pas celui qu'elle cherchait, et en feuilleter ensuite plusieurs autres sans s'arrêter à aucun.

Vous connaissez ma détestable habitude d'ouvrir tous les livres que je vois. Dès que celui-là fut posé, je me levai pour le regarder. Il était marqué à un seul endroit qui me parut si plaisant, si à propos, que, sans savoir si la bonté ou la haine de Mme. d'Artigue me l'avait offert, sans même y penser, je m'écriai : *Messieurs, messieurs, écoutez les réflexions qui frappent ces dames!* et je lus bien haut :

« Il y a, parmi les Français, des hommes
» très-malheureux que personne ne console,
» ce sont les maris jaloux ; il y en a que
» tout le monde hait, ce sont les maris ja-
» loux ; il y en a que tous les hommes mé-
» prisent, ce sont encore les maris jaloux ».

MONTESQUIEU, *Lettres persanes.*

Ce fut une joie générale : chacun

riait, applaudissait; le duc était au supplice. Peut-être voyait-il dans ma gaieté un triomphe insupportable : mais sa colère ne saurait m'inquiéter; Emilie ne m'aime point assez pour qu'il me soit important de le ménager. Je préférais lui faire sentir la nécessité de respecter Mme. de Candale, et le danger de se livrer à son ressentiment; car ces sortes de scènes, que le public interprète toujours à sa fantaisie, couvrent la femme de honte, le mari de ridicule, et les perdent tous deux. Je pouvais juger que Mme. d'Artigue pensait comme moi. Je l'entendais dire au duc mille petits mots pour le calmer : j'apercevais ses pieds qui venaient presser ceux de M. de Candale, lorsqu'elle le voyait s'agiter; et me rappelant que c'était elle qui m'avait donné le livre, je ré-

pétais, commentais Montesquieu avec des rires inextinguibles. D'ailleurs, que m'importe une affaire avec M. de Candale ? j'en ai eu pour des objets qui m'intéressaient moins à défendre qu'Emilie ?

Chacun voulant montrer sa philosophie et son savoir, on s'accabla de citations, toutes contre la jalousie.

Que ce pauvre duc était embarrassé ! avec quelle gaucherie il passait de l'éclat d'un rire forcé à la plus profonde tristesse ! — *Tout cela est charmant*, s'écria le vieux commandeur de S**, *et les femmes ont leurs raisons pour accabler les jaloux : mais moi, je crois qu'un bon mari doit surveiller sa femme de très-près, et s'en faire obéir sévèrement ; car Rousseau dit fort bien*, QU'IL RÉ-

FOND DE SA CONDUITE, SOIT POUR L'AVOIR MAL CHOISIE, SOIT POUR LA MAL GOUVERNER... *Oui, oui, Mesdames, l'avoir mal choisie, ou la mal gouverner : mal gouverner*, répétait-il en se promenant dans la chambre, sans vouloir rien entendre, et répliquant à toutes les objections : *Mal choisie, ou mal gouvernée.* — *Et pourquoi pas aussi*, reprit la duchesse, *pour n'avoir pas su la rendre heureuse ?* — *Pas su la rendre heureuse !* répondit l'imbécille commandeur ; *la rendre heureuse ! Rousseau n'a pas dit cela ; il n'a pas dit cela, pas dit cela.* — Je voyais le duc prêt à laisser éclater sa rage, pour avoir l'air d'un mari bien gouvernant ou bien obéi, lorsque Mme. d'Artigue reprit sèchement : *Vous oubliez*,

commandeur, ce qui a été dit de mieux sur ce sujet :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Vraisemblablement la crainte de passer pour fat ou pour sot, replongea le duc dans le silence.

Mme. de Candale conserva cette douceur céleste qui ne la quitte jamais. Peu de momens après, Mme. d'Artigue nous renvoya tous.

Quoiqu'il fût fort tard, vous jugez que je n'ai guère dormi. Je vous écris depuis cinq heures du matin ; il en est huit, et Mme. d'Artigue repose encore. J'ai déjà fait demander trois fois à la voir. Je suis agité, impatient ; il faut absolument qu'elle protège Emilie, et je ne sais si je dois

m'en flatter. Cependant il est certain qu'elle a empêché M. de Candale de me provoquer, de faire un éclat qui eût amené les plus grands malheurs; car j'étais résolu à ne pas lui passer un mot qui eût pu faire soupçonner Emilie. Qu'il l'afflige, qu'il s'en fasse haïr! soit; peut-être même l'ai-je quelquefois désiré, pour que, dans son chagrin, elle se tournât vers moi: mais laisser soupçonner celle que j'aime! jamais.

LETTRE XXXVIII.

Le chevalier de Fiesque à Mme....

10 heures du matin 176...

Je sors de chez Mme. d'Artigue. A peine avait-elle les yeux ouverts, que je suis descendu dans sa chambre.

Il est trop vrai que le duc de Candale nous a vus ; et Mme. d'Artigue, en riant de sa jalousie, paraît convaincue qu'elle était fondée, et que je parlais à Emilie de mes sentimens. J'ai beau lui jurer que nous répétions nos rôles ; elle m'assure que je ne le persuaderai à personne : *Car enfin*, m'a-t-elle dit, *dans la seule scène où il vous serait permis d'être aux pieds*

de Mélise, tous les acteurs doivent paraître à l'instant; et vous etiez seul avec Mme. de Candale.—*Mais*, lui ai-je répondu, *vous savez bien que, lorsque tous les acteurs arrivent, Mme. de Candale n'a presque plus rien à dire; et que, dans son rôle, toute la scène difficile se passe avec moi.*—Ces mots ont fait éclater de rire Mme. d'Artigue.—*Ah! la scène difficile est tête à tête! je le crois; eh bien! comment votre déclaration a-t-elle été reçue?*—La patience m'est échappée; je me suis emporté contre Mme. d'Artigue; je l'ai accusée de vouloir perdre l'innocence. Ma colère l'a rendue sérieuse; elle m'a écouté sans s'émouvoir ni me répondre : son sang-froid a bientôt arrêté le torrent d'injures dont je l'accablais. Lorsqu'elle m'a vu plus

calme, elle m'a dit avec une hauteur imposante : — *Je ne m'attendais pas que M. de Fiesque osât jamais employer avec moi le ton et les expressions dont il vient de se servir ; cependant je veux bien les oublier en mémoire de notre ancien traité : veut-il apprendre ou non, les détails qu'il venait, je crois, me demander ?...* — J'ai bien été obligé de dire oui, et de me taire.

— *Vous saurez donc, Monsieur, qu'hier au soir le duc de Candale me proposa de venir prendre l'air sur la terrasse. J'ignorais que vous fussiez avec sa femme ; et je l'aurais su, que ce m'eût été une nouvelle raison de le suivre pour occuper son esprit, et l'empêcher de remarquer que, depuis l'espèce de conversion de Mme. de Candale, elle n'admet que*

vous dans sa solitude. — Que moi dans sa solitude! me suis-je écrié; quelle horreur! n'est-ce pas vous qui avez exigé qu'elle prît un rôle? ne fallait-il point qu'elle le répétât? — *Pour la seconde fois, Monsieur, voulez-vous m'entendre ou me laisser?* — Je me suis tu. — *En passant devant les fenêtres de ma bibliothèque, je vous aperçus tête à tête avec Mme. de Candale. Le duc s'écria qu'il ne s'était pas trompé: alors il m'apprit qu'il avait vu Emilie vous faire signe de la suivre; et que, pour me parler de cette étonnante intelligence, il m'avait priée de venir avec lui. Il me demanda donc ce que je pensais de l'empressement que vous témoignez à Mme. de Candale. Je cherchai à détruire son inquiétude. Quoiqu'Emilie se soit éloignée de*

moi depuis quelques jours, j'ai oublié sa légèreté lorsqu'il fallait la servir. J'insistai sur la jeunesse de sa femme, sur son bonheur d'avoir un mari qu'elle aime, et sur votre amitié pour lui, que vous ne voudriez pas trahir.... Tout en parlant, je l'éloignais insensiblement de cette malheureuse fenêtre, et j'espérais qu'il n'y reviendrait plus : mais il m'y ramena malgré moi; et jugez de mon trouble, quand je vous vis aux pieds d'Emilie. Il voulut se précipiter contre la fenêtre; c'est moi qui le retins : je jetai un cri que vous pussiez entendre, qui pût attirer du monde, et forcer M. de Candale à se retirer. Malgré la persuasion où j'étais que vous parliez à Emilie de votre amour, cette même comédie que vous alléguez, s'offrit à ma pensée;

pensée ; j'eus la présence d'esprit de dire à M. de Candale que sûrement vous répétiez vos rôles. — Grands dieux, me suis-je écrié ! il ne me reste rien à lui apprendre ; et je ne pourrai pas le détromper ! — *Ne regrettez pas ce moyen, il vous aurait mal servi ; car c'est M. de Candale qui m'a objecté le tête à tête où vous vous trouviez, et sur lequel je viens de plaisanter ; c'est lui qui m'a fait remarquer que, si ç'eût été une répétition, les autres acteurs vous auraient joints.* — Je me désolais, je me promenais à grands pas ; Mme. d'Artigue est restée impassible. — *J'ignore*, a-t-elle continué, *pourquoi vous vous désespérez tant d'une chose que vous auriez dû prévoir, et que je vous ai vu désirer.* — Moi j'ai désiré perdre Emilie ! — *Je crois que vous avez*

désiré qu'elle vous aimât, et elle est fort loin d'être perdue ; vous en jugerez, si vous avez la patience de m'écouter. — J'ai été obligé de me rasseoir encore une fois. — *A peine eus-je jeté le cri qui vous avertit, différentes personnes accoururent. Dès que je les vis s'approcher, j'entraînai M. de Candale.... Voulez-vous faire un esclandre, causer un scandale public?... on peut venir...; on vient.... A la seule menace d'un ridicule, le duc sacrifie tout : il me suivit; et bientôt, loin d'être obligée d'employer mes faibles efforts pour l'emmener, ce fut lui qui me traînait et m'enlevait, pour qu'on ne nous aperçût pas. Dès que l'ombre nous eut cachés, il s'arréta comme un homme en démence. Je ne l'ai point quitté dans ce moment de crise ; je*

lui ai fait sentir la nécessité de dissimuler ses inquiétudes; j'ai toujours appuyé sur cette prétendue comédie, et je croyais de bonne foi vous fournir une excuse.... Faites qu'Emilie soit en état de jouer dans deux jours. Lorsque M. de Candale verra la similitude de votre situation avec celle de Damis, il se persuadera qu'effectivement vous répétiez vos rôles. En attendant, si vous le jugez convenable, parlez-lui....; rejetez même sur moi le mystère qu'on lui a fait de ce spectacle. Je m'en suis déjà accusée; mais, si j'ose avoir un avis, je vous conseillerais de garder le silence jusqu'après la comédie, sans donner des explications qui supposent des torts, et qui par-là même seraient mal reçues.... Du reste, je vous réponds qu'il ne sera pas

question de tout ceci ; car en vous voyant aux pieds de sa femme, le premier mouvement de M. de Candale a bien été de se venger ; mais le second l'a porté à me dire avec effroi : SI D'AUTRES QUE NOUS EUSSENT PASSÉ !... *Vous voyez qu'il n'a nulle envie de mettre le public dans son secret. Imitez sa prudence ; ne vous offrez pas trop à ses yeux aujourd'hui ; et laissez-moi empêcher des malheurs que je n'avais pas prévus.* — Ce que vous me dites est raisonnable, et cependant j'avoue que je répugne à vous croire. — *S'il est ainsi,* me dit-elle, *je vais lever tous vos doutes, en vous ouvrant mon âme.*

Emilie me plaît ; je l'aimerais même, si dernièrement elle ne s'était pas éloignée de moi. A la vérité je

n'aurais pas voulu que, par sa soumission, par son amour, elle ajoutât au triomphe de M. de Candale; qu'on eût pu dire qu'il avait eu raison de me la préférer. Mais la perdre lorsque vous me l'assurez innocente; la perdre, lorsqu'il n'y a pas encore huit jours je me nommais son amie, j'en suis incapable! Si vous n'en êtes pas convaincu, je vous avouerai encore que, loin de souffrir qu'Emilie soit soupçonnée pour vous, jamais je n'aurais permis qu'elle écoutât vos sentimens. Je ne voulais qu'humilier la vanité de M. de Candale. Peut-être eût-il été plus généreux de lui pardonner; cependant, j'en suis assurée; il n'est personne qui ne me trouve digne d'excuse. En effet, quelle comparaison des torts de M. de Candale avec

les miens! Hier, en le voyant livré à toutes les horreurs de la jalousie, ne sus-je pas l'empêcher de faire un éclat, de vous provoquer? Lors même que j'encourageais l'éloignement que sa femme a pour lui, ne m'occupais-je pas de cultiver son esprit, de la préserver des séductions, de la rendre l'objet de l'admiration générale? tandis qu'à la fois dupe et victime de M. de Candale, il m'a rendue la fable du public, et par son amour et par son abandon.

Ma cousine, pour la première fois j'ai cru Mme. d'Artigue sincère; mais ce qu'il y avait de fâcheux pour moi dans ses aveux, a été précisément ce qui m'a rassuré pour Emilie.

P. S. J'ai laissé Mme. d'Artigue pour vous écrire; elle m'a prié de la

rejoindre au déjeuner. Il faut donc que je vous quitte. Que de choses cependant j'aurais encore à vous dire!

LETTRE XXXIX.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

10 mai, 4 heures du soir.

M. de Candale est venu chez moi ce matin. Grand dieu, quel courroux! et qu'avais-je fait alors qui pût l'exciter?

J'étais à ma toilette quand il est entré dans ma chambre; heureusement que mes femmes étaient près de moi. Il s'est promené d'un air brusque; quelquefois il me regardait fixement; la colère éclatait dans ses yeux, et il paraissait n'être contenu que par la présence de mes femmes.

Dans d'autres instans, il s'arrêtait tout à coup, les regardait; je tremblais qu'il ne les renvoyât; mais il recommençait sa promenade. Je me suis hâtée de finir ma toilette; et saisissant un moment où il avait le dos tourné, j'ai ouvert la porte, en lui demandant bien vite s'il venait déjeuner; et j'ai fui sans attendre sa réponse.

Ma sœur, lorsque je m'accusais avec sévérité d'avoir manqué aux égards que je devais à M. de Candale, j'étais injuste envers moi-même. Quels torts ai-je eus avec lui? aucun. C'est moi dont je diminuais la valeur, lorsqu'un instant la coquetterie m'a portée à vouloir plaire; lorsque j'ai placé mon orgueil dans les éloges de la multitude. Mais quelle jeune femme peut se vanter d'avoir toujours évité

de semblables erreurs? J'ai traité M. de Candale froidement, il est vrai; mais, avant de m'épouser, avait-il daigné solliciter mon amour? le lui avais-je promis? avait-il même cherché à m'en inspirer? Quels sermens ai-je faits à l'autel? Lorsque le prêtre m'a demandé si je consentais à appartenir à M. de Candale, trois fois j'ai hésité avant de répondre; trois fois la même question m'a été répétée: il a fallu, en quelque sorte, m'arracher les mots qui m'assuraient le malheur d'être à lui. Depuis, lui ai-je rien dit qui pût l'aveugler sur mes sentimens? Je n'aime qui que ce soit ici; je voudrais quitter le monde et la vie. C'est dans ces dispositions que M. de Candale ose me traiter avec rigueur! Je lui en rends grâces; son

injustice me délivre des efforts que je faisais pour retourner à lui.

Pardon, ma sœur, si je vous exprime ainsi les peines qui m'oppressent, sans vous avoir appris ce qui les a causées.

Après m'être dérobée, comme je vous l'ai dit, à la colère de M. de Candale, j'ai couru dans le salon. Mme. de Villars, qui est restée ici depuis le bal, chantait lorsque j'y suis arrivée. En me voyant, elle s'est tue avec une affectation marquée, a jeté sa musique sur la table, a beaucoup ri et chuchoté avec des jeunes gens qui étaient près d'elle, ceux même qui m'environnaient avant que j'eusse reconnu la petitesse et les dangers de la coquetterie. Ils s'agitaient beaucoup, faisaient des éclats de rire étouffés dont j'apercevais fa-

cilement que j'étais l'objet. Mon embarras s'est accru. Mme. d'Artigue, le chevalier de Fiesque ne paraissaient point ; M. de Candale même n'arrivait pas.... Ne sachant quelle contenance me donner, j'ai pris, sans réfléchir, le morceau de musique que Mme. de Villars avait mis sur la table. Alors les rires ont redoublé ; ces jeunes gens se cachaient avec leurs mouchoirs, ou se plaçaient les uns derrière les autres. J'ai cru que cette chanson était faite contre moi ; et remettant le papier sur la table, j'ai dit que vraisemblablement on ne souhaitait pas que je le lusse ; que je ne voulais pas commettre d'indiscrétion : mais je vous avoue que je désirais fort savoir ce qu'il contenait.

Peut-être ai-je paru mécontente ; vous savez que j'ai une figure sur la-

quelle se peint tout ce que j'éprouve. Mme. de Villars m'a répondu avec aigreur, *qu'il ne pouvait pas y avoir de secret dans une chanson que tout le monde avait entendue; qu'ainsi j'étais libre de la lire.* — Chacun l'a regardée avec surprise; quelques personnes même ont paru indignées.

Ces différentes impressions que je voyais clairement ne m'ont point arrêtée; je voulais savoir ce qu'on avait pu dire de moi. Une voix secrète m'avertissait de ne pas regarder ce papier; et cependant je ne pouvais résister à ma curiosité. Je l'ai ouvert, presque persuadée que je ne le lirais pas....; j'en ai lu les premiers vers, en me disant encore que je ne ferais que le parcourir....; et je l'ai lu tout entier, parce que nous sommes condamnés, je crois,

à vouloir connaître ce qui nous est désagréable, plutôt que d'ignorer la moindre petite circonstance qui nous concerne. Vous voyez que j'ai eu tort; que j'en conviens: et quoique bien peu avancée dans la vie, j'ai déjà pu remarquer que nos plus grands chagrins viennent souvent d'avoir cédé à ces mouvemens imperceptibles auxquels on s'abandonne, peut-être parce qu'il ne paraît pas y avoir de mérite à leur résister.

Je m'étais trompée : cette chanson n'était point faite contre moi; mais elle peignait si parfaitement M. de Candale, le tournait si bien en ridicule; l'époque de son mariage avec moi y était si précise; mon indifférence pour lui si bien exprimée, qu'il était impossible de ne pas le reconnaître. Cependant, comme il n'était

pas nommé, je n'ai point osé m'en fâcher ; et j'ai cru plus décent, plus habile, de ne pas avoir l'air de deviner qu'il en était l'objet. Hélas ! aucun détour ne me va ni ne me réussit : tout le monde a paru étonné que je n'eusse point fait d'application. Soit que Mme. de Villars me jugeât mieux que les autres, ou qu'elle trouvât plaisant d'ajouter au petit spectacle que je donnais à la société, elle m'a proposé de chanter avec elle cette chanson. Quelle noirceur ! j'avais pu lire des plaisanteries sur M. de Candale, mais les chanter !... vous croyez bien que je m'y suis refusée. Je tenais encore cette malheureuse chanson, lorsque M. de Candale a paru. Alors le courage m'a manqué ; et, par une autre prudence moins bien calculée que la

première, j'ai mis aussitôt la musique dans ma poche, sans m'embarrasser de ce qu'on en pourrait penser. Un rire général m'a déconcertée si visiblement que M. de Candale m'a demandé quel papier j'avais soustrait lorsqu'il était entré? J'ai voulu lui répondre légèrement, affecter de la gaieté; mais j'étais trop émue pour que M. de Candale ne fût pas inquiet. Il a feint aussi de plaisanter: ne pouvant obtenir que je lui donnasse volontairement ce papier, il s'est baissé comme s'il voulait le prendre, malgré moi, dans ma poche; et tout bas il m'a ordonné de le lui remettre à l'instant même. Mon embarras était au comble, et je ne voyais là personne qui pût me secourir. Comme dans ce moment, je désirais madame d'Artigue, et même le chevalier

lier de Fiesque ! J'avais négligé l'amitié de Mme. d'Artigue, rejeté l'amour du chevalier; mais je les souhaitais parce qu'ils m'avaient dit un instant qu'ils m'aimaient, et que je me sentais souverainement malheureuse.

M. de Candale ne m'a point laissée en paix que je ne lui aie donné cette affreuse chanson. Ma sœur, je le vois encore s'efforçant de sourire avec des lèvres blanches qui tremblaient de colère. Il a eu la force de supporter le premier couplet; mais le second l'a blessé mortellement ; il me l'a rendue, en disant que j'avais eu raison de la cacher, et que dorénavant il n'aurait plus l'indiscrétion de lire mes papiers.

J'étais presque mourante. Assurer M. de Candale qu'on ne m'avait pas

dit qu'il était l'objet de cette chanson, paraissait une folie; et cependant je le lui ai dit, parce que c'était vrai, parce que, dans ce dernier excès d'embarras, je n'apercevais de ressource que dans la vérité tout entière. Je lui ai donc avoué qu'après avoir lu cette chanson, j'avais espéré convaincre les autres que je n'y trouvais point d'application; et qu'en le voyant paraître, je l'avais tout de suite cachée, de peur qu'il ne s'y reconnût. — *Vous me trouvez donc bien ressemblant*, m'a-t-il dit avec fureur. — *Je ne sais ce que je dis, ce que je fais*, ai-je répondu fondant en larmes : *mes précautions tournent encore plus mal que mes étourderies: Laissez-moi rentrer dans la solitude dont je ne voulais pas sortir....* — Les pleurs me suffoquaient. Mme. d'Ar-

tigue a paru, et au moins je me suis sentie pressée dans ses bras ; je m'y suis cachée. Elle a reprimandé sévèrement Mme. de Villars. M. de Candale l'a défendue. Je n'avais pas vu entrer le chevalier de Fiesque, et je l'ai entendu m'adresser des paroles consolantes, élever la voix pour m'excuser. M. de Candale lui a demandé de quel droit il osait venir se mêler à une dispute qui ne regardait que lui. Le chevalier lui a répondu avec hauteur : aussitôt ils ont parlé à la fois ; on les a entourés ; je ne les comprenais plus ; je mourais.... ; on m'a emportée. Mme. d'Artigue m'a suivie, mais n'a pu rester près de moi ; sa présence était nécessaire dans le salon pour appaiser la nouvelle scène qui s'y passait. Soit qu'elle ait craint que M. de Candale ne revînt me trouver, ne

m'effrayât, elle m'a enfermée dans ma chambre, *afin*, m'a-t-elle dit, *que personne ne pût y entrer*; elle en a même emporté la clef. Depuis, trois heures se sont écoulées; Mme. d'Artigue est revenue plusieurs fois me dire d'être tranquille, que tout se calmait; cependant elle était bien pâle, bien agitée.... Je viens d'entendre beaucoup de bruit; mais il m'est impossible d'en apprendre la cause : l'on ne saurait parvenir jusqu'à moi; et je ne puis sortir! Ma sœur, que de tourmens j'éprouve!

Le chevalier de Fiesque vient de se présenter à ma porte.... il n'a pas essayé de l'ouvrir... ne m'a pas même priée de le recevoir.... *Mme. de Candale*, m'a-t-il crié, *me pardonnez-vous?* — Oui. — *De bon cœur?* —

De toute mon âme! — *Les torts aussi que vous ne connaissez pas?* — Tous. — *Que Dieu vous récompense et vous protège!* — Il s'en est allé. Je n'entends plus rien.

LETTRE XL.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Hôtel de Candale, ce 11 mai 176...

Peu d'instans après vous avoir écrit, j'ai entendu deux coups de pistolet, à une très-petite distance de ma chambre. Pressentant le malheur qui me menaçait, je suis tombée à genoux pour invoquer le ciel, et bientôt j'ai perdu connaissance. En revenant à moi, je me suis trouvée dans les bras de Mme. d'Artigue.... Elle pleurait, baisait mes mains.... et je ne pouvais reprendre mes esprits. Elle me parlait; j'entendais bien le son de sa voix;

mais je ne la comprenais pas. J'ai demandé où était M. de Candale.... *Il se porte bien*, m'a-t-elle répondu. Cette assurance me suffisait; j'ai refermé les yeux, me répétant à moi-même, *il est bien*, et remerciant le ciel de l'avoir conservé. Mon dieu! quelle reconnaissance j'ai éprouvée lorsque j'ai entendu ces mots, *il est bien*, et que j'ai senti que je n'aurais ni sa perte ni ses souffrances à me reprocher!

Peu à peu Mme. d'Artigue m'a appris que, depuis plusieurs jours, M. de Candale et le chevalier de Fiésque étant fortement aigris l'un contre l'autre, aux premiers mots qu'ils s'étaient dits hier, leur violence les avait portés à s'offenser d'une manière trop grave pour qu'on pût les réconcilier. Le chevalier de Fiesque est grièvement

blessé ; M. de Candale ne l'est pas. J'ai causé leur querelle, innocemment il est vrai ; mais enfin c'est moi qui l'ai causée : par quelle fatalité ? par quelle faute ?

M. de Candale est parti pour Versailles, afin d'expliquer cette malheureuse affaire avant qu'elle y soit connue ; il s'en est allé sans me voir, et m'a seulement envoyé le billet qui suit :

« Mme. d'Artigue consent à vous
» accompagner à Paris. Restez-y,
» Madame, jusqu'à ce que vous re-
» ceviez de mes nouvelles.

» Duc de Candale ».

Mme. d'Artigue m'accablait de caresses ; elle se jetait quelquefois à mes genoux, baisait mes mains, fondait en

en larmes. Je ne sais pourquoi sa pitié n'arrivait pas jusqu'à mon cœur. J'étais glacée, consternée, sans pouvoir pleurer. Lorsqu'elle m'a emmenée, nous avons passé devant l'appartement du chevalier de Fiesque : je me suis rappelée le pardon qu'il m'avait demandé; et malgré ma douleur, j'ai éprouvé une sorte de consolation à le renouveler encore, à demander au ciel son rétablissement et sa tranquillité.

Nous sommes montées en voiture, Mme. d'Artigue et moi. Pendant le chemin elle voulait toujours me parler; mais le son de sa voix me faisait un mal horrible; le moindre bruit me faisait frémir. Elle cherchait vainement à me consoler; son agitation aigrissait mes peines.

M. de Candale n'a point encore écrit, n'est pas de retour.... Je suis

anéantie, et je crains d'envisager l'avenir.... Mme. d'Artigue voudrait sans cesse être près de moi; elle prétendait même me veiller: mais je ne me supporte que seule; tout m'épouvante! Où trouverai-je la force de paraître devant M. de Candale?

J'ose vous le demander, ô mon Dieu, qui avez lu dans ma pensée, qui avez pu juger du profond regret que m'inspiraient des fautes légères et commises sans intention; qu'ai-je fait pour m'attirer de si grands chagrins?

LETTRE XLI.

Le chevalier de Fiesque à Mme.....

Au château d'Artigue, ce 12 mai 176....

On vous a déja mandé les suites de notre malheureuse affaire. Me sentant grièvement blessé, incertain de mon sort, je vous prie, ma bonne cousine, de me renvoyer par cet exprès toutes les lettres que je vous ai écrites concernant Mme. de Candale. Je n'ose rien dire de plus, étant obligé de me servir d'une main étrangère; dans ma faiblesse, je puis à peine dicter ce peu de mots.

Vous compléteriez tout ce que votre amitié, tout ce que votre in-

dulgence a fait pour moi jusqu'à ce jour, si vous m'apportiez vous-même les lettres que je réclame. Vous pouvez seule juger combien je suis malheureux, et quel besoin j'ai de vous parler et de vous voir.

LETTRE XLII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Paris, ce 13 mai 176....

M. de Candale continue à garder le silence. Trois jours se sont déjà passés depuis cette cruelle affaire : je n'entends parler de rien ; aucune personne de sa famille n'est venue chez moi. Mme. d'Artigue seule me reste : je ne saurais m'expliquer pourquoi elle paraît plus malheureuse que moi-même. Quelquefois cet excès de compassion m'en fait soupçonner la sincérité. Je ne sens rien

dans mon cœur qui me justifie ce profond attachement pour moi ; et lorsque sa pâleur, son agitation me prouvent qu'en effet elle sent et partage toutes mes peines, j'ai besoin de faire un effort pour y être sensible, de m'exciter, de me gronder pour le lui dire. Mon amie, déjà le chagrin a aigri mon esprit, a desséché mon cœur.

Je serais désespérée si M. de Candale se séparait de moi ; et je ne sais comment il me sera possible de le revoir. Croiriez-vous que je suis constamment les yeux attachés sur la porte de ma maison ? il me semble qu'à force de la regarder, je verrai entrer M. de Candale. Je souhaite, je désire passionnément son retour ; et si je cesse, un instant, de fixer

mes yeux sur cette porte, je crains qu'il n'ait profité de ce moment pour revenir : j'écoute en tremblant si l'on n'approche pas de ma chambre ; tout mon sang se glace au moindre bruit. Ma sœur, je ne pourrai supporter long-tems l'agitation que j'éprouve.

J'ignore comment est le chevalier de Fiesque. Mme. d'Artigue ne pense pas à me donner de ses nouvelles ; je n'ose point lui en demander ; mais je voudrais en savoir. Il a offensé M. de Candale ; cela m'interdit à jamais tout témoignage d'intérêt : cependant il en a été cruellement puni ; il souffre ; et pourquoi serais-je condamnée à être plus vindicative pour M. de Candale que pour moi-même ? Mériterais-je d'avoir des amis, d'obtenir leur indulgence, si je ne me

sentais pas toujours prête à pardonner au repentir ; s'il y avait des torts que le malheur ne me fît pas oublier ?

LETTRE XLIII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Paris, 13 mai 176..,

MON sort est décidé, ma tendre amie; je suis condamnée sans avoir été entendue, sans même savoir de quoi l'on m'accuse. Hier, après avoir passé une nuit affreuse, m'être réveillée vingt fois en sursaut pour le moindre bruit, je m'étais endormie vers le matin. Pendant quelques heures j'ai goûté le premier repos dont j'aie joui depuis mon départ d'Artigue. Hélas! j'avais besoin de ce moment de calme pour soutenir avec

force l'épreuve qui l'a suivi. A peine ouvrais-je les yeux que l'intendant de M. de Candale m'a apporté une lettre de son maître. Je ne vous en envoie qu'une copie. Lisez-la, mon amie, et jugez avec moi ce qui a pu m'attirer tant de rigueur.

« J'ai ordre de rejoindre à l'ins-
» tant mon régiment, et j'obéis sans
» me permettre de retourner à Paris.
» Je désire, Madame, que vous pas-
» siez le tems de mon absence dans
» une terre que j'ai près des Pyré-
» nées. Si vous consentez encore à
» suivre mes volontés, vous vous
» y rendrez le plutôt possible, et y
» vivrez dans la solitude que vous
» avez dit regretter. Mais si elle ne
» vous convenait plus, et que vous
» préférassiez former une demande
» en séparation, mes gens d'affaires

» ont ordre de ne s'opposer à aucune
» de vos démarches en ce sens. Ils
» doivent aussi vous obéir, si vous
» adoptez le premier parti que je
» vous propose. Après l'affaire qui
» me force à m'absenter, je crois
» qu'il serait sage de laisser au pu-
» blic le tems de nous oublier l'un
» et l'autre.

» Recevez mes vœux pour votre
» bonheur, Madame, et mes regrets
» de n'avoir pas pu y contribuer.

» Duc de Candale. »

Ma sœur, il m'éloigne de sa maison ; il m'envoie dans une terre qu'il n'a jamais habitée, qu'il ne connaît même pas, qu'on dit presque sauvage.

Pourquoi ne pas me laisser chez lui ? ou s'il craint de me livrer à

moi-même étant si jeune, avec si peu d'expérience, que ne me permet-il d'aller dans ma famille ? M'envie-t-il la tranquillité, le bonheur que je trouverais près de vous ? Mais il faut obéir à M. de Candale ou m'en séparer; dès-lors mon choix n'est pas douteux, ou plutôt il ne me reste pas d'option. Voici ce que je lui ai répondu :

« Je serai partie pour la terre que
» vous me désignez, quand vous re-
» cevrez cette lettre. Ma prompte
» obéissance vous prouvera le dé-
» sir que j'ai de soumettre ma vie
» entière à vos volontés.

» J'étais trop loin de songer à une
» séparation pour n'avoir pas été sai-
» sie d'étonnement lorsque vous m'en
» avez exprimé la pensée. Je pars sans
» oser vous demander les motifs qui

» ont pu la faire naître. Mais si, bien
» involontairement, j'ai pu vous of-
» fenser, je serais très-reconnaissante
» que, dans ma retraite, vous me
» donnassiez les moyens de me jus-
» tifier auprès de vous. Cependant,
» si vous préférez me laisser à mon
» incertitude, je respecterai votre
» silence sans me plaindre, ni même
» vous importuner de mon souve-
» nir. Enfin, Monsieur, je resterai
» absente aussi long-tems que vous
» le jugerez convenable; je revien-
» drai dès que vous le désirerez;
» et jusqu'à mon dernier jour, un
» seul mot de vous décidera de toute
» mon existence.

» Emilie de Foix, duchesse
de Candale. »

A peine cette lettre a-t-elle été

partie que Mme. d'Artigue est venue me voir. Elle a paru consternée de mon exil, car c'est ainsi qu'elle nomme ce voyage. Elle s'est emportée contre M. de Candale pour avoir osé m'y condamner; elle a également blâmé ma prompte obéissance. J'aurais dû, suivant elle, disputer ma liberté : M. de Candale aurait sûrement fini par être honteux de sa tyrannie, par me permettre au moins de choisir parmi ses terres celle qui m'aurait convenu davantage. Tout cela peut être vrai, ma tendre sœur; mais lorsqu'on se sent innocente, il serait trop pénible de solliciter comme une grâce ce qu'on devrait attendre de la plus rigoureuse justice; d'avoir à remercier lorsqu'on se sent offensé! Non, ma sœur, j'éprouve même une se-

crète satisfaction à me résigner à l'instant, sans former ni murmure ni demande; sans avouer à M. de Candale que mon bonheur ou mes chagrins peuvent dépendre de ses caprices. D'ailleurs, croit-il réellement que j'aie eu des torts envers lui? Je le connais mal, ou alors il m'aurait accablée de reproches; il se serait plaint, ne fût-ce que pour se justifier. Craindrait-on de confondre celle qu'on croit coupable, et qu'on ose punir? Je me trompe fort, ou son silence même prouve non-seulement que je suis innocente, mais encore qu'il en est persuadé. Aussi me garderai-je bien de lui donner occasion d'adoucir mon sort, de dire qu'il m'a *pardonnée* lorsque je n'ai point fait de fautes.

Comme a fini promptement cette

existence brillante à laquelle on m'a sacrifiée ! Ma mère serait trop à plaindre si elle voyait mon sort ; aussi, pour la première fois, les regrets que me cause sa perte ont été un moment suspendus.

LETTRE XLIV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Ce 17 mai 176....

Ah ! ma sœur, ma tendre sœur, quelle funeste lumière vient de m'éclairer! mais je dois me taire. C'est à l'instant où je reconnais mes torts, où je sens que les apparences sont contre moi, qu'il m'est interdit de me justifier, sous peine de devenir réellement coupable. Oserais-je compromettre une seconde fois l'existence de M. de Candale ? pardonnerait-il à M. de Fiesque s'il connaissait

la correspondance que je viens de lire ?

Hier au soir je reçus un paquet immense du chevalier. En voyant toutes ses lettres, je craignis qu'il ne fût mourant, que peut-être même il n'existât plus ; et je le regrettai sincèrement, tandis que lui n'a pas craint de détruire le repos du reste de ma vie ! Jugez-le par ce qu'il m'écrit :

« Daignerez-vous, Madame, jeter
» un regard sur les papiers que je
» vous envoie ? ils vous justifieront
» auprès de M. de Candale ; et dès-
» lors je ne balance pas à lui en per-
» mettre la connaissance. Ce sont,
» depuis que je vous ai vue, toutes
» les lettres (*) que j'ai écrites à une

(*) Ce sont les lettres du chevalier de

» amie confidente de mes pensées.
» Vous y verrez, Madame, l'hom-
» mage d'un sentiment d'abord peu
» digne de vous, devenu plus pur
» en vous voyant davantage, mais
» toujours également insurmontable.

» Si je devais mourir, il me serait
» moins pénible de laisser connaître
» à M. de Candale mon opinion sur
» lui, ma vénération pour vous :
» mais on m'assure que je puis gué-
» rir; et le jour où la vie s'offre en-
» core à moi, je consens à offenser
» M. de Candale. C'est peut-être le
» ramener à vous; c'est me préparer
» la certitude de ne jamais vous re-
» voir.... Jugez, Madame, si votre

---

de Fiesque à Madame ***, qu'on a déjà lues, et que jusqu'ici, nous avons placées suivant les dates où elles ont été écrites.

» repos, si votre réputation me sont
» sacrés; et si mon amour était de-
» venu sincère!

» Le chevalier DE FIESQUE ».

(*) . . . .
. . . .
. . . .
. . . Quelle suite dans la perfidie de Mme. d'Artigue! comment M. de Fiesque, qui prétendait m'aimer, n'a-t-il pas vu que son amour, et la

(*) Madame de Candale rend compte ici des sentimens, des projets et de l'union de madame d'Artigue avec M. de Fiesque. Nous avons cru devoir supprimer toute cette partie de sa lettre que le lecteur peut facilement deviner; il n'y aurait trouvé que la répétition des détails qui lui sont déjà connus.

haine de cette femme m'étaient également cruels ? Il m'aimait ! et il n'a pas craint que je le confondisse avec elle ! Je l'excuserais peut-être, si seul il eût résolu ma ruine ; s'il eût pu être aveuglé par la passion : mais il convient lui-même que mille fois le rire et la joie de Mme. d'Artigue l'ont averti de mon danger, l'ont fait trembler pour moi.... Ah ! si alors il eût été assez généreux pour m'avouer ses torts, pour me prémunir contre les périls qui m'environnaient, ce n'est pas un pardon, c'est toute ma reconnaissance qu'il aurait obtenue ! Jamais je n'eusse accordé à ses sentimens un retour coupable ; mais aujourd'hui je le bénirais ; il serait mon ange tutélaire ! au lieu que son nom me paraît inséparable de celui de Mme. d'Artigue ; que son souvenir

vient toujours se mêler au mépris qu'elle m'inspire. Au surplus, que me font les torts ou les regrets de M. de Fiesque ? qu'importe que ce soit l'amour ou la haine qui m'ait perdue, puisque le résultat est le même ?

Ma sœur, je me désole; l'orgueil ne me soutient plus : je ne sens que l'horrible obligation de ne pouvoir me défendre; de vivre dans la certitude que M. de Candale me croit coupable ; qu'il est même autorisé à le penser : voilà ce qui me fait jeter des cris de douleur. L'injustice, la persécution, le désert où l'on m'exile, tous les malheurs ne sont rien en comparaison du désespoir que j'éprouve à présent.

LETTRE XLV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Ce 18 mai 178...

En apprenant les perfidies de Mme. d'Artigue, je n'ai pas songé à défendre qu'on la laissât entrer chez moi. Dès que sa méchanceté m'a été connue, il ne m'est plus venu dans l'esprit qu'elle pût me rechercher. Jugez donc de mon horreur en la voyant paraître dans ma chambre. Croiriez-vous, ma sœur, qu'elle a voulu m'embrasser? Je l'ai repoussée avec indignation : elle a pâli; et lorsque je lui ai dit que M. de Fiesque

venait de me mander ses projets et le genre de leur union, elle a jeté un cri, a caché son visage avec ses mains, comme si elle n'osait pas me regarder.

J'ai dédaigné de lui faire des reproches, et l'ai seulement priée de me laisser à moi-même. Elle a essayé de se défendre; elle s'est même accusée : mais si effectivement elle éprouvait le moindre repentir, n'aurait-elle pas déjà écrit à M. de Candale? n'aurait-elle pas cherché à me justifier.

Je n'ai pu supporter sa vue, l'entendre plus long-tems ; cependant comme elle s'obstinait à ne pas me quitter : *Eloignez-vous*, lui ai-je dit; *au nom du ciel éloignez-vous ; craignez que je ne souhaite à votre fille une amie qui vous ressemble!* —

Cette

Cette menace a fait frémir Mme. d'Artigue, et c'était la seule qui pût l'atteindre. L'amour maternel est l'unique devoir que je lui aie toujours vu remplir, le seul de ses sentimens qui m'ait paru sincère; car souvent j'ai pressenti sa perversité; aussi est-ce bien ma faute si j'en suis victime.

Mme. d'Artigue a paru se faire horreur à elle-même : — *Rappelez-vous*, m'a-t-elle dit, *mes larmes, ma douleur depuis cette cruelle affaire ; c'est que dès-lors je me détestais. Si vous saviez tout ce dont est capable un amour trahi!...... ce que j'ai souffert!...... Ah! je n'étais point née méchante, et votre malheur fera le supplice de ma vie!* — Elle s'est jetée à mes genoux, a dit qu'elle ne quitterait pas la terre sans que je lui eusse pardonné. —

Impossible, absolument impossible; mais vous persécuter, jamais; pas même vous dévoiler. — J'ai voulu fuir; elle m'a poursuivie en se traînant à mes pieds : et moi qui n'ai jamais conçu la haine, je n'ai pu prononcer que je lui pardonnais, quoique cet effort m'eût débarrassée de sa présence. Je voyais ma confiance, mon amitié trahies, mes défauts encouragés, l'indigne abus qu'elle avait fait de mon ignorance du monde et de ses usages. — *Vos regrets ne peuvent me rendre ce que j'ai perdu,* me suis-je écriée : *mais un jour je puis être rappelée dans le monde; votre fille, votre Caroline sera peut-être, dans l'âge où je me trouve, exposée aux dangers où vous m'avez livrée..... Laissez-moi; et loin de me venger, je la préserverai s'il est*

possible. Mais encore une fois, éloi-gnez-vous! Mme. d'Artigue a bien senti que sa vue ne faisait que m'irriter : elle est sortie, et j'avoue qu'elle paraissait réellement malheureuse.

Ma sœur, j'ai regretté de ne lui avoir pas accordé le pardon qu'elle m'avait demandé; il était dans mon cœur. A présent je le prononce sans peine; mais il ne m'est devenu possible que lorsqu'elle a été loin de moi.

LETTRE XLVI.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Paris, ce 20 mai, 176...

Ma sœur, je viens vous dire un dernier adieu avant de sortir de cette maison, que je suis bien étonnée de quitter avec peine. Je ne sais ce que la solitude des Pyrénées peut avoir d'effrayant pour moi qui aime la campagne, et qui ai fait une si triste expérience du monde; mais j'y pense avec une sorte de crainte, d'inquiétude, suite peut-être naturelle de mes chagrins. Il y a tant de vague, d'obscurité dans une situation tout à fait

nouvelle, que le malheur même dont je connais l'étendue, celui avec lequel j'ai, pour ainsi dire, mesuré mes forces, me semble préférable au sort inconnu qui m'attend.

Je viens de renvoyer à M. de Fiesque les lettres qu'il m'avait confiées. Je les ai toutes relues encore une fois. Mon amie, combien j'ai eu de torts! Les fautes de Mme. d'Artigue peuvent être excusées par l'abandon de M. de Candale; mon indifférence pour lui a sûrement encouragé les prétentions du chevalier de Fiesque; d'ailleurs, il a vécu dans un monde où l'on respecte peu les devoirs qui m'étaient imposés : mais moi que personne n'avait offensée, moi, sortant des mains de ma mère, oublier en un instant ses conseils et ses exemples : ah! je suis bien coupable!

J'ai répondu au chevalier de Fiesque. Il est bien puni. Les médecins ne croient point qu'il recouvre jamais la santé ; mais il vivra pour souffrir. On l'envoie à Florence : puisse un air pur, un ciel sans nuage, porter quelque adoucissement à ses maux ! Je lui pardonne ; je ne veux point de mal à Mme. d'Artigue ; je n'aspire qu'à les oublier tous deux.

Avant de quitter cette maison, peut-être pour la vie, j'ai voulu revoir encore mon appartement, examiner, comme la première fois, les différens détails qui le composent ; mais ils m'ont inspiré un sentiment bien plus mélancolique. Le premier jour, j'avançais avec inquiétude ; cependant j'avançais, poussée, je crois, par le besoin de m'éloigner de tout ce qui m'environnait. Aujourd'hui,

je me suis arrêtée à chaque pas; je regardais toutes choses attentivement, comme si j'eusse voulu en fixer le souvenir dans ma pensée.

J'ai revu la galerie où sont les tableaux; celui du jeune Espagnol m'a encore rappelé Alphonse, sa tristesse, la pitié qu'elle m'avait inspirée.... Ma sœur, je le trouvais bien jeune pour avoir déjà souffert; et aujourd'hui, quoique moins avancée que lui dans la vie, je me sens profondément malheureuse. Je suis arrachée de ma maison, calomniée, jetée dans un pays où je ne connais personne, où l'on aura vraisemblablement donné des préventions contre moi, où enfin je n'ose me flatter de trouver un ami qui me dise : vous êtes à plaindre, et je vous plains.

LETTRE XLVII.

Madame la duchesse de Candale au chevalier de Fiesque.

Ce 20 mai 176...

J'AI lu toutes vos lettres, Monsieur, et je vous les renvoie, avec le sincère désir qu'elles ne parviennent jamais à M. de Candale. Dieu me préserve d'exposer ses jours une seconde fois!

Si, dans mon malheur, il m'est permis d'oser vous demander une grâce, je vous prierai seulement, lorsque vous serez mieux, de relire vous-même votre correspondance. En voyant réunis tous les chagrins que vous avez attirés sur moi graduelle-

ment, et, pour ainsi dire, à chaque instant de chaque jour, peut-être vous promettrez-vous de ne plus jouer avec la destinée de celles qui, comme moi, seraient déjà assez à plaindre. Ah! si vous prenez cette résolution, le souvenir de toutes les peines que vous m'avez causées s'effacera, pour ne laisser dans ma mémoire que les regrets et les sacrifices qu'elles vous ont inspirés.

Je pars pour la campagne. Si vous revoyez un jour M. de Candale, et que vous ayez occasion de rendre justice à mon innocence, que ce soit, je vous supplie, sans nuire à Mme. d'Artigue. Aucun de nous n'est assez exempt de reproches pour conserver le droit d'accuser les autres. Jetons donc un voile sur le passé. Quant à

moi, puissé-je désormais vivre et mourir inconnue, oubliée, dans la retraite qui m'est choisie !

EMILIE de FOIX, duchesse
DE CANDALE.

LETTRE XLVIII.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

Au château de Foix, ce 10 juin 176...

Me voilà donc enfin arrivée au terme de mon voyage, ma bonne sœur, ma tendre amie. J'avais bien raison de redouter cette solitude ; elle est vraiment effrayante : et quoique le monde ne m'ait rien offert qui ait excité mes regrets, cependant, à l'aspect des ruines qui m'environnent, un secret effroi s'est emparé de mon âme. Je veux vous peindre ma demeure, vous faire connaître ma nouvelle société, afin qu'à chaque instant

votre amitié sache où me trouver où me reprendre, et qu'entre nous, ni le souvenir, ni les rêveries n'aient jamais rien de vague.

A mi-côte d'une montagne des Pyrénées se trouvent les restes du vieux château que j'habite : berceau jadis de la maison de Foix, il a été tout à fait abandonné par ses maîtres, et je ne crois pas qu'un seul y ait paru depuis cent ans. Une vieille concierge, quelques servantes, et d'anciens domestiques qui, de père en fils, sont restés au service des ancêtres de M. de Candale, occupent le château. Lorsque j'arrivai, Mme. Robert, la concierge, vint toute tremblante au-devant de moi; elle me conduisit dans une espèce de vestibule auquel tiennent plusieurs chambres immenses, formant l'appartement de la maison.

Je m'assis tristement dans un coin de cette chambre, sans donner un ordre, sans former une plainte; j'étais consternée, mais je n'aurais pas voulu que l'intendant de M. de Candale aperçût l'horreur que m'inspirait ce séjour. Il fut moins patient que je ne le paraissais : il regardait autour de lui avec mépris, dérangeait ces vieux meubles, laissait échapper des exclamations dédaigneuses, grondait tout le monde, et paraissait plus malheureux d'avoir à passer une seule nuit dans cette maison, que moi qui venais pour l'habiter.

On apporta à souper; je me bornai à un peu de lait que Marianne me servit : c'est une jeune fille fort naïve, assez jolie, qui semble m'avoir prise en affection. Immédiatement après le souper, je voulus me

coucher; la fatigue me fit dormir quelques instans : mais quel réveil, ma bonne sœur ! c'est alors que tout mon courage m'abandonna.

Je continuerai demain à vous écrire.

~~~~~
~~~~~

LETTRE XLIX.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

Au château de Foix, ce 11 juin 176...

Ce matin, les deux femmes que j'avais amenées de Paris, sont venues me dire qu'il était impossible de rester dans cette masure... certainement elles ne s'étaient pas couchées... elles ne voudraient pas y passer une seule nuit!... Enfin, j'ai été forcée de leur signifier qu'elles repartiraient avec l'intendant de M. de Candale. D'ailleurs, Marianne m'était restée dans la tête : elle est habituée à ce séjour; peut-être même y vit-elle contente; assurément sa simpli-

cité est préférable à la mauvaise humeur de ces merveilleuses demoiselles.

Dès que j'ai été levée, j'ai voulu parcourir ma nouvelle habitation. Ce château a eu cinq tours, dont il ne reste plus que celle que j'occupe ; représentez-vous de grands fossés, autrefois remplis d'eau, maintenant comblés çà et là de débris et d'arbres sauvages ; des pont-levis que la rouille empêche de fermer, d'autres à moitié brisés, des chaînes, des grilles qui ne servent plus, mais qu'on voit encore ; enfin tout l'appareil d'une ancienne prison, auquel a succédé une dégradation peut-être moins effrayante, mais d'un aspect aussi mélancolique. J'ai bientôt cessé ma promenade, craignant de découvrir de nouvelles horreurs.

Je

Je crois avoir inspiré une grande pitié à l'intendant de M. de Candale; il m'a offert de peindre à son maître la tristesse de ce séjour; mais je l'ai prié très-positivement de s'en abstenir. J'ai affecté même de la gaieté, nommant agreste ce qui était sauvage; sauvage, ce qui était inculte: les plus affreux précipices n'étaient, selon moi, que des jeux de la nature, bien préférables à la symétrie et aux vains efforts de l'art. Mon amie, je sentais une secrète, mais dernière satisfaction, à me montrer inaccessible aux chagrins qu'on m'avait préparés.

J'ai engagé cet homme à partir de bonne heure, afin de descendre la montagne avant la nuit. Je l'ai vu emmener mes femmes, les gens qui m'avaient suivie. Je le lui avais ordonné: cependant dès que j'ai en-

tendu le bruit de la voiture qui s'éloignait, des larmes ont coulé de mes yeux. L'orgueil ne me soutenait plus; et non-seulement je me suis abandonnée à toute ma faiblesse, mais j'ai recherché, j'ai ranimé tous les souvenirs qui me peignaient le plus vivement l'injustice des hommes, mon innocence et mon malheur. Il y avait déjà long-tems que je me livrais ainsi à de douloureuses réflexions, lorsque Mme. Robert est venue m'annoncer le curé du village. J'ai refusé de le voir : ma sœur, je sentais que mes chagrins n'étaient pas à la portée de ce qui m'environnait ; d'ailleurs il me semble qu'il y a des peines dont on ne consent à pleurer que seule.

LETTRE L.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

Ce 12 juin 176...

QUELLE longue et cruelle journée! il a fait un tems affreux; la pluie, le vent courbaient tous les arbres de ces montagnes; plusieurs ont été brisés à mes yeux, car j'ai passé la plus grande partie du jour à contempler ce spectacle. — Ma sœur, je suis seule; rien autour de moi, aucune trace d'habitation. Pendant la tempête, il m'a passé par le cœur que demain dans cette vaste solitude, je

regretterai peut-être l'orage qui, dans cet instant m'effrayait : que ferai-je du calme que je prévois, de cet éternel silence ?

LETTRE LI.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

13 juin 176...

QUELLE situation que la mienne ! l'amour de M. de Candale me faisait frémir ; et sa haine, son mécontentement m'accablent. Quelquefois je m'étonne de ne pas recevoir de ses nouvelles : mais bientôt je reconnais mon erreur ; nous n'avons rien à nous dire.

Souvent aussi je suis tourmentée de l'opinion que le public prendra de moi ; quelles couleurs Mme. d'Artigue, M. de Candale, donneront-ils

à mon départ? Pour justifier leur conduite, vraisemblablement ils attaqueront ma réputation. S'ils se bornaient à m'accuser auprès de ceux qui chercheront à me défendre, je leur pardonnerais; leur intérêt serait leur excuse. Mais la calomnie ne se contente pas de rompre des affections anciennes, elle va prévenir jusqu'aux indifférens; elle sème la haine dans des cœurs qui ne vous connaissent même pas, et dessèche à l'avance des amitiés qui eussent pu se former. Lorsque je rentrerai dans le monde, peut-être verrai-je, à mon nom, s'éloigner de moi des gens qui auraient été disposés à m'aimer. Ah! que Mme. d'Artigue laisse oublier sa victime! ne lui ai-je pas promis de ne rien dire pour ma défense?

Ma sœur, il a fait beau aujourd'hui; et comme je le prévoyais hier, j'ai passé bien moins de tems à ma fenêtre : je ne suis même pas sortie.

LETTRE LII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

22 juin 176...

Au bas de la montagne que j'habite, est une espèce de village qui dépend du château ; j'y suis descendue aujourd'hui pour la première fois, et j'ai été effrayée de l'horrible misère qui y règne. Les femmes, les enfans presque nus ; les lambeaux qui les couvrent si sales, si dégoûtans que je ne pouvais m'empêcher d'en détourner les yeux. J'ai donné le peu que j'avais sur moi ; et ces bonnes gens m'ont entourée, m'ont bénie, comme

comme si j'effaçais tous leurs maux ou que je leur eusse fait de grands sacrifices. Autrefois leur reconnaissauce m'aurait pénétrée de joie et de bonheur; aujourd'hui elle m'attriste: ah! combien ils doivent être à plaindre de se contenter d'un si léger secours!

Le curé est venu au-devant de moi; son grand âge, ses cheveux blancs, la bonté qui respire sur son visage, m'ont imprimé une sorte de vénération. Mais quel a été mon étonnement, lorsque je l'ai entendu s'exprimer dans les meilleurs termes? Toutes ses paroles avaient une douceur, une onction angélique; il semblait se servir des mots les plus simples, et je trouvais toujours que la recherche la plus étudiée n'aurait pas mieux choisi. Je n'ai pu m'empêcher

de lui paraître surprise qu'on l'eût relégué dans un pays perdu comme celui où il se trouvait. — *J'ai pensé comme vous, Madame, dans ma jeunesse*, m'a-t-il répondu en souriant, *et alors j'étais toujours agité; un reste d'amour-propre m'abusait. Depuis long-tems j'ai reconnu mon insuffisance, et je me suis convaincu que particulièrement dans ce hameau, il est des devoirs qui surpassent de beaucoup mes faibles talens.* — Ma sœur, il règne dans sa voix, dans son regard, dans ses discours, un accord doux et pieux qui calmait mon âme. J'étais fâchée lorsqu'il cessait de parler, et je l'interrogeais pour l'entendre encore. — *Ici*, me dit-il, *tous sont également infortunés; le pauvre ne rencontre que des pauvres. Il faudrait une per-*

suasion vraiment céleste, pour consoler toujours les maux qui suivent l'extrême misère. — Vos paroissiens sont donc bien à plaindre? — *Oui, Madame; et si à votre âge il était possible d'avoir déjà connu le malheur, sûrement il serait adouci par le bien que vous pouvez répandre parmi nous.* — *Oh, oui!* ai-je repris, *j'ai connu le malheur......* A ces mots l'expression de la pitié a paru dans les yeux du bon vieillard; elle avait quelque chose de si affectueux, de si divin, que j'ai été sur le point de lui ouvrir mon âme.

LETTRE LIII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

24 juin 176...

FRAPPÉE de tout ce que le curé m'avait dit hier sur la déplorable situation du village qui dépend de moi, j'y suis descendue de nouveau aujourd'hui; le bon vieillard m'accompagnait. Combien il est aimé de ces pauvres paysans! comme la figure la plus détruite par le travail, celles même qui semblaient avoir souffert les atteintes du besoin, s'épanouissaient à son approche! il m'a rappelé

ces vers, portrait du sage, dans la Fontaine :

> Homme égalant les rois, homme approchant des Dieux,
> Et comme ces derniers satisfait et tranquille.

Depuis nombre d'années, ce respectable vieillard consacre aux malheureux tout ce qu'il possède ; mais ses secours peuvent à peine suffire au soulagement du malade et de l'enfance. Si la religion lui commande de tels sacrifices, c'est son cœur qui les inspire ; et chez lui la pitié donne avant que la charité commence.

A chaque chaumière nous avons fait la note de ce qui manquait ; presque toujours nous avons trouvé qu'il fallait tout donner, tout renouveler, et même les chaumières. Nous avons d'abord pourvu aux choses les plus essentielles, et je me flatte

qu'avant peu ce hameau aura pris un autre aspect. Mon amie, les maisons seront réparées, le pauvre sera secouru; la propreté régnera dans toutes les familles; la propreté, premier bien de l'aisance, et la parure du pauvre. Oh oui, j'espère faire un peu de bien! Que tout ce qui m'environne soit content! et si je ne deviens pas heureuse moi-même, j'aurai du moins quelques souvenirs consolans.

P. S. J'ai adopté deux petites filles de huit à dix ans, dont le père mourut hier, et dont la mère infirme est incapable de les nourrir. Je compte m'occuper de leur éducation; trop heureuse si je pouvais me créer ici des objets d'attachement!

LETTRE LIV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

29 juin 176...

Ma sœur, pardonnez au désordre de mes lettres; mes pensées se heurtent, mes dispositions changent à tous les instans. Quelquefois je me persuade que j'aime la retraite; je m'excite à jouir de la paix qu'elle présente, et tout à coup le vide qui m'environne me glace d'horreur. Je sors;.... rien n'attire mes pas, rien ne presse mon retour...... Je ne sais si c'est l'effet d'une solitude absolue, ou la suite de mes chagrins,

mais je ne saurais trouver la tranquillité. Je passe successivement d'un travail extrême à un dégoût insurmontable; ou je me promets d'embrasser tous les genres d'études, ou je ne puis me livrer à la plus légère occupation. Alors la promenade m'ennuie, le repos me fatigue, je suis à charge à moi-même.

Cette après-dînée, ne sachant comment user le tems, je suis allée pour la première fois dans les montagnes qui m'environnent. J'étais triste; et, sans y faire attention, je me suis tellement éloignée du château que tout à coup je n'ai plus aperçu aucune trace d'habitation. Mon amie, j'étais seule, entièrement seule dans la nature, et je ne saurais vous exprimer l'espèce d'effroi que j'ai ressenti. Ce n'était point de la peur; cette montagne est

trop pauvre, trop éloignée des grandes routes pour avoir rien à craindre des passans; c'était une horreur secrète à me trouver ainsi séparée du reste du monde.

A l'instant je suis retournée sur mes pas; mais il faut que je me sois égarée, ou qu'en allant je fusse trop pensive pour rien voir de ce qui m'environnait, car c'est à mon retour seulement que j'ai remarqué une espèce de caverne à l'entrée de laquelle je me suis assise. Ma sœur, j'étais oppressée par la mélancolie, épuisée de fatigue, et je ne pouvais plus me soutenir.

Il y avait déjà quelques minutes que je me reposais à l'entrée de cette caverne, lorsqu'en levant les yeux j'ai aperçu des vers gravés sur une des pierres du rocher. Je ne saurais

vous rendre le sentiment de joie qu'ils ont fait passer dans mon âme. Il m'a semblé que je n'étais plus seule, et je me suis levée aussitôt pour les lire. Les quatre premiers étaient écrits dans une langue que je n'entends point; je les ai copiés; je les joins ici : tâchez, ma sœur, de les faire traduire. C'est une société que j'ai trouvée lorsque tout m'abandonnait : je veux les comprendre; peut-être parleront-ils à mon cœur.

(*) Ay muerte arrebatada!
Por ti me estoy quexando
Al cielo, y enojando
Con importuno llanto al mundo todo.

(*) O mort prématurée! c'est toi que je reproche au ciel, et c'est toi que j'implore; c'est pour toi que mes larmes importunes fatiguent le monde.

D. GARCILASO.

Ces vers étaient suivis de deux lignes anglaises dont le sens m'a glacé d'effroi ; elles m'ont paru écrites par la même main.

What is the world it self ? the world. — A grave.
Where is the dust that has not been alive ? (*)

Cette pensée si vraie sur la mort a ranimé mes regrets : non-seulement elle me rappelait ma mère, mais encore elle faisait disparaître à mes yeux tout ce qui m'est cher, et moi-même.

Ma sœur, je pleurais..... vous me direz, sans nouveau motif de m'affliger; je le sais : mais je pleurais parce que j'étais triste, profondé-

---

(*) Qu'est-ce que le monde même? Le monde. — Un tombeau. — Où est la poussière qui n'ait pas déjà vécu.

YOUNG.

ment triste. Cependant j'éprouvais une sorte de douceur à regarder ces vers, et je me sentais moins isolée après les avoir lus; ils semblaient me dire : « Avant toi, dans cette même
» place, un autre a pensé, a souffert,
» a pleuré comme toi. » Je les ai copiés; et quoiqu'il y eût quatre vers que je n'entendisse point, je les répétais avec les autres, comme si à force de les dire j'eusse pu parvenir à les comprendre. En m'en allant, mon dernier regard a été pour le rocher sur lequel on avait écrit; je croyais me séparer d'un nouvel ami. Ah! je reviendrai souvent dans cette caverne; et je me suis surprise disant tout haut, *à demain* : le profond silence qui a succédé à ma voix, m'a fait reconnaître ma folie.

LETTRE LV.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

30 juin 176...

HIER en rentrant je trouvai mes gens fort inquiets de ma longue absence ; après les avoir rassurés, je vous écrivis. A peine ma lettre était-elle finie, que Mme. Robert vint me faire de sérieuses représentations sur le danger de rester trop tard dans ces montagnes. Je voudrais que vous eussiez vu comme elle se redressait, comme elle prenait un air grave pour me persuader que cette grande forêt de pins est remplie

de revenans et de sorciers. Elle m'en commença des histoires terribles, et sa crédulité m'amusa un instant....... J'étais loin de prévoir que bientôt après je la partagerais.

Lorsque je fus seule, et que je ne croyais plus songer aux radotages de Mme. Robert, je me mis à ma fenêtre. La nuit était superbe; la lune éclairait ma chambre; et n'ayant aucune envie de dormir, je pris ma harpe, m'approchai tout près de la fenêtre pour mieux jouir de la beauté du tems, et je chantai.

Ma sœur, il y a un sombre plaisir à donner à sa voix toute la mélancolie qu'on éprouve : dans mon éternelle solitude, penser et toujours revenir aux mêmes pensées est désolant; chanter quelquefois, c'est presque se parler; c'est aussi se répondre.

Imaginez qu'après le second couplet, je crus entendre dans la montagne, et près de mes fenêtres, soupirer et se plaindre. Aussitôt je me souvins des revenans de Mme. Robert; mais je me moquai de ma faiblesse, et chantai le troisième couplet. Cependant ce qui prouverait que j'étais déjà craintive, c'est que je donnai à ma voix tout l'éclat dont elle est susceptible ; il semblait que je voulusse dire, *je n'ai pas peur*. Après avoir fini ce troisième couplet, je m'arrêtai encore, et prêtai l'oreille attentivement, mais toujours me parlant à moi-même, me répétant que mon imagination troublée avait créé ces plaintes. Eh bien, ma sœur, j'entendis réellement soupirer et gémir une seconde fois. Oh ! je ne saurais vous rendre la frayeur dont je fus saisie ;

elle était d'autant plus vive que la lune éclairant seulement le sommet des pins qui environnent ma maison, il m'était impossible de rien distinguer dans la montagne. Je n'osais me mouvoir; je tremblais; et cependant je craignais de m'éloigner. Il me paraissait que tant qu'on verrait quelqu'un, personne n'oserait approcher. Je chantai donc le quatrième couplet; mais combien ma voix était faible!.... je ne saurais mieux m'exprimer qu'en vous disant que je chantais tout bas, pour ne rien perdre du moindre bruit extérieur. Un profond silence succéda à ce quatrième couplet. J'écoutai long-tems; le même silence continua. Je me retirai dans un état d'inquiétude et de terreur impossible à peindre.....

Ma sœur, qui peut dans ce village

se promener et gémir à une heure si indue? Ses pauvres habitans sont trop épuisés par le travail pour ne pas donner la nuit au repos. Quelquefois je me dis que je me suis trompée; et cependant ces plaintes me sont si présentes que je crois les entendre encore. Ah! si c'était un malheureux que le chagrin poursuit; si je croyais que la musique pût calmer ses douleurs, je chanterais quelques instans tous les soirs : je trouverais même une sorte de jouissance à adoucir ses peines sans le connaître, sans qu'il me vît, sans lui parler; enfin, à ce qu'il crût devoir au hasard cette légère distraction.

Mon amie, je suis superstitieuse, et je me persuade que tous les infortunés le deviennent : si celui qui se plaignait hier, trouvait quelque plai-

sir à entendre chaque soir des airs touchans, des paroles mélancoliques, peut-être s'accoutumerait-il à attendre du moment ou de l'avenir, des consolations imprévues?.... Un premier hasard heureux doit rouvrir le cœur à l'espérance!

LETTRE LVI.

Madame la duchesse de Candale à Mademoiselle d'Astey.

12 juillet 176...

MA sœur, mon amie, je ne sais si je dois me plaindre ou me féliciter : je tremble, je m'inquiète ; mon cœur vient d'éprouver une émotion inexprimable, une peine profonde qui cependant n'était pas sans douceur.

Attirée par la beauté du jour, j'ai entrepris ce matin une longue promenade, et j'ai emmené avec moi les deux petites filles dont je prends soin. leur bonne humeur faisait naître la mienne, et me rendait la fatigue sup-

portable : cependant l'extrême chaleur me forçant à me reposer, elles ont offert de me conduire à une caverne où je pourrais m'asseoir. Le croiriez-vous, ma sœur? j'ai craint qu'elles ne voulussent parler de celle où j'avais trouvé des vers si mélancoliques. J'éprouvais un moment de repos ; pourquoi réveiller mes souvenirs et mes chagrins ? Hélas! je les sentais si près du cœur!.... *Demain, demain*, me disais-je intérieurement ; *aujourd'hui respirons.*

Mes petites compagnes avançaient toujours, et je les suivais sans oser déranger leur marche ; car en même tems je trouvais une espèce d'ingratitude à ne point aller au rocher ; à ce rocher consolateur qui m'avait parlé, qui m'avait entendue lorsque je me croyais seule dans la nature. De la

reconnaissance pour une pierre, direz-vous? Oui, mon amie; dans la solitude on anime tout.

Je suivais donc ces jeunes filles en silence, m'abandonnant à leur fantaisie; mais j'avoue que je leur ai vu prendre un autre sentier avec plaisir. Après avoir gravi avec peine plusieurs rochers escarpés, nous sommes parvenues à la grotte dont ces jeunes filles m'avaient parlé. Jugez de ma surprise, lorsqu'en y entrant j'ai vu un enfant d'environ quinze mois, couché sur la mousse, et dormant d'un profond sommeil. La mousseline de son petit fourreau était superbe; ses mains blanches et potelées annonçaient le soin qu'on prend de lui; en tout, sa petite personne avait la recherche, la magnificence dont l'amour maternel se plaît à parer un

enfant : quel contraste avec l'abandon où il était laissé !

Je me suis mise à genoux près de lui ; alors j'ai remarqué qu'il avait une ceinture de ruban noir : ce signe de deuil m'a attristée. Avant de sentir, me suis-je dit, cette pauvre petite créature serait-elle donc soumise au malheur ? aurait-elle déjà fait des pertes cruelles ? Dans la crainte de l'éveiller, j'ai approché doucement mes lèvres de son joli visage. En l'embrassant, j'ai aperçu près de lui une boîte sur laquelle était un portrait de femme. J'étais à le considérer, lorsque mes jeunes paysannes ont fait un cri terrible, et se sont enfuies toutes les deux en même tems. Effrayée par leur peur, je me suis retournée, et j'ai découvert dans un enfoncement de la caverne un grand

homme vêtu de noir. Sans doute qu'en nous entendant venir, il s'était caché, et que nos yeux, accoutumés à l'éclat du soleil, n'avaient pu d'abord le distinguer. Il couvrait une partie de son visage avec une de ses mains : sa taille m'a paru gigantesque; et d'ailleurs cette retraite, cet habit de deuil, je ne sais quoi de sauvage dans son attitude, ont augmenté mon effroi.

Je me suis levée pour fuir : mais probablement dans mon trouble j'ai touché l'enfant, car il s'est éveillé, a souri, et m'a tendu les mains pour que je le prisse. Une pitié secrète, involontaire, plus prompte même que la pensée, m'a fait sentir que si je l'abandonnais dans cet état, il pouvait tomber et se blesser; je l'ai donc emporté sans savoir ce que je faisais.

Aussitôt cet homme a crié : *Laissez ma fille*, et s'est précipité pour la reprendre. En s'approchant de l'entrée de la caverne, le jour a éclairé ses traits, et j'ai vu Alphonse, mais Alphonse pâle, défiguré, presque égaré : il ne m'a point reconnue. Saisie, ne pouvant plus me soutenir, je me suis appuyée contre le rocher, tenant toujours l'enfant dans mes bras. — *Avez-vous oublié*, lui ai-je dit, *que vous m'avez sauvé la vie?* — *Moi! est-il possible que j'aie fait quelque bien?* — *Oui, vous vous êtes exposé par bonté, par générosité.* — Ses traits ont repris un instant leur douceur naturelle : — *Ah!* s'est-il écrié, *qu'il faudrait d'actions semblables pour porter le calme dans mon âme!*

Ma sœur, sa mélancolie, sa tristesse

tesse m'avaient autrefois inspiré de la compassion; mais combien elle était faible auprès de celle que j'éprouve en ce moment! Ses malheurs sont augmentés; mon intérêt doit croître avec eux : c'est lui qui m'a éclairée, qui m'a avertie qu'Alphonse ne pourrait ni me fuir, ni me craindre, s'il apprenait que j'ai souffert comme lui. — *Le malheur m'a conduite dans ces montagnes*, lui ai-je dit; *mais je ne m'en plains plus.* Apparemment j'ai accompagné ces derniers mots de la douceur que je désirais faire passer dans son âme, car il m'a regardée, a secoué la tête : — *Vous, malheureuse?* m'a-t-il dit; *non, non; vous pouvez sourire.... connaître la pitié.... moi! je me déteste.* — Tout à coup il a pris mes mains, et m'a dit : — *Savez-vous ce*

que c'est que la douleur?... c'est lorsque tout fait couler des larmes!... c'est lorsque tout ramène à la même idée.... ranime le même chagrin, quoique continuellement senti!... En finissant ces mots, il a pris l'enfant, et s'est éloigné. — *Alphonse*, me suis-je écriée ! Il est revenu aussitôt sur ses pas. *Alphonse*, a-t-il répondu; *vous savez mon nom? ah! ne dites à personne que vous m'ayez vu.* — J'ai hésité, car j'aurais voulu qu'il me fût permis de le confier au curé, de chercher avec lui les moyens de soulager cet infortuné; mais Alphonse voyant que je tardais à lui répondre:—*Voudriez-vous aggraver mon malheur? Par pitié, promettez que vous ne parlerez jamais de moi.* — Je n'ai pas eu le courage d'augmenter ses pei-

nes, même dans l'espoir de les adoucir; je lui ai donc promis de garder le silence, et nous nous sommes séparés.

Ma sœur, lorsqu'il ne m'a plus été possible de l'apercevoir, je suis entrée dans la caverne, et n'y ai trouvé aucune trace d'habitation. Sûrement il y est venu comme moi pour se reposer; mais peut-être demeure-t-il dans les environs? Quel malheur l'y a conduit, quel malheur l'y retient? — Depuis que je l'ai vu, il est toujours devant mes yeux. — Qu'il est changé! qu'il a dû souffrir!

LETTRE LVII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

13 juillet 176...

Je me suis promenée aujourd'hui sur la montagne, mais sans trop m'éloigner de ma maison. Je désirais rencontrer Alphonse, et cependant je n'ai pas osé aller jusqu'au rocher. Il me quitta hier si précipitamment, que je crains de le troubler : sûrement il veut être seul. Non, non, même par bonne intention, je ne lui causerai pas la plus légère peine. S'il me voyait aujourd'hui, m'ayant vue hier, il croirait peut-être que je re-

viendrais tous les jours, qu'il ne jouirait plus de la solitude. Les malheureux s'exagèrent si facilement leurs craintes ! Ma sœur, je ne le chercherai que demain ; puissé-je le trouver ! et puisse-t-il croire que ma rencontre est l'effet du hasard !

Depuis hier je n'ai cessé de penser à lui : sa présence m'a tout rendu, mon arrivée à Compiègne, mes rêves de bonheur, les instans trop rapides de ma première jeunesse, les jours orageux qui ont précédé mon mariage, et jusqu'à l'espèce d'inquiétude que ma mère avait conçue de mes sentimens pour Alphonse. Ce souvenir me gênait, me pesait plus que tous les autres. Je suis descendue dans mon âme ; je me suis examinée avec une attention sévère. Au moins, ma sœur, ai-je acquis la certitude de

pouvoir me livrer sans crainte à la compassion que j'éprouve.

Si ma mère le voyait dans l'état d'égarement et de douleur où il est tombé, sûrement elle m'ordonnerait de le soigner. Aux chagrins qui nous ont accablés l'un et l'autre, il me semble que les jours de la jeunesse et du bonheur sont bien loin de nous ! Dans ces tems d'illusion où tout me riait, où je croyais pouvoir choisir mon avenir, j'ai pu souhaiter qu'Alphonse me distinguât, sentir pour lui une sorte de préférence : mais ces sentimens étaient si faibles, si différens de l'amour, qu'aujourd'hui je voudrais connaître celle qu'il aime, le savoir heureux par elle, y contribuer s'il m'était possible. Ce ne peut être qu'un objet bien cher qui le retient dans cette solitude ;

qui l'a arraché à sa famille, à ses espérances!... Mais pourquoi ces plaintes, cette haine de lui-même? Oh! que ne donnerais-je pas pour ramener la paix dans son âme! avec quelle passion, quel désintéressement je désire son bonheur! et comme ce désir rend purs et faciles les soins que je veux avoir de lui!

LETTRE LVIII.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

14 juillet 176...

PROMENADE inutile ! je n'ai vu personne. Il me semblait que plus je m'éloignerais du château, plus je devais espérer de le rencontrer ! — Personne ! — Me fuirait-il ? ou m'aurait-il cherchée hier ? En voyant que je n'ai pas même daigné sortir de chez moi, risquer le hasard de le trouver une seconde fois, il a dû me croire bien indifférente, bien tranquille sur ses peines ! Aussi, pourquoi inventé-je toujours ces belles délicatesses qui

ne sont entendues que de moi ? Eh bien ! s'il m'avait vue hier, il aurait senti que ses chagrins m'affligeaient : quel mal y a-t-il à montrer sa sensibilité ? Comment ai-je pu imaginer que les témoignages de la mienne lui seraient importuns ? Rien ne me réussit.

Adieu, ma sœur ; j'ai fait un chemin horrible ; je suis trop fatiguée pour écrire davantage.

LETTRE LIX.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

15 juillet 176...

PERSONNE encore ! il n'a paru que pour troubler la tranquillité dont je commençais à jouir. J'ai passé la journée sur la montagne sans l'y apercevoir. Si je prenais un chemin, j'étais convaincue qu'Alphonse en aurait choisi un autre. Cela m'inquiétait, me faisait regarder en arrière avec regret. A chaque instant j'étais tentée de retourner sur mes pas; et si je suivais cette impulsion, dès-lors je n'espérais plus le trouver dans la nou-

velle route que je commençais à suivre. Depuis que je l'ai vu, ma pensée me porte toujours loin de l'endroit où je suis.

Que j'aimerais mieux ne l'avoir pas rencontré! sa douleur, son changement ne me poursuivraient pas sans cesse ; je ne me dirais pas à chaque instant : *Il est malheureux!* Que dis-je, malheureux? il est désespéré! c'est son égarement qui me trouble et m'alarme jusqu'à me faire craindre qu'il ne termine son existence. Cette idée m'assiège à tel point, que si tout à coup on parvenait à l'écarter, je crois que je ne penserais plus à Alphonse. Et ce pauvre enfant, livré à un infortuné qui ne peut rien pour lui-même.....!

Cette rencontre a dérangé toute ma vie ; je suis mécontente de cha-

cune de mes démarches, et je me reproche toutes celles que je néglige. Au milieu de ma promenade, je me suis rappelée que mon bon curé avait la goutte; j'ai senti la nécessité d'aller le voir; mais je m'y suis rendue le plus tard possible. Eh bien! pendant tout le tems qu'a duré ma visite, je pensais que j'étais rentrée trop tôt, et qu'Alphonse devait avoir choisi ce moment pour se promener.

Pourquoi ma figure, mon langage n'ont-ils pas su lui exprimer l'intérêt que sa douleur m'inspire! S'il avait pu lire dans mon âme, il me chercherait, ne fût-ce que pour parler de ses peines.

LETTRE LX.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

17 juillet 176...

Je l'ai revu ! il habite une petite chaumière de l'autre côté de la montagne : elle est assez près de ma maison ; cependant je ne puis la voir. Songez donc, ma sœur, que si le hasard ne nous avait pas fait rencontrer, il aurait pu consumer sa vie dans le malheur ; j'aurais vraisemblablement passé la mienne sans que mon existence fût nécessaire à personne, enfin sans savoir que nous étions si près l'un de l'autre.

Depuis plusieurs jours je continuais mes éternelles promenades sans le trouver ; j'avais presque renoncé à

le voir; je n'avançais plus qu'avec une secrète répugnance qui semblait m'avertir à chaque pas que mes recherches seraient vaines. Cependant, je ne pouvais demeurer tranquille. Hier encore je marchais bien tristement, lorsque tout à coup je le vis paraître; j'en ressentis une joie inexprimable. Je le voyais! il avait donc pu supporter ses chagrins. Je lui parlai; il me répondit en passant, comme s'il allait me quitter. Sa petite fille était avec lui; je la pris pour la caresser : quel père ne s'arrête pas pour laisser caresser son enfant? Aussitôt que j'eus cette petite dans mes bras, je recommençai ma promenade sans demander à Alphonse s'il voulait m'accompagner : jamais il n'aurait imaginé de venir avec moi; mais je sentais qu'il suivrait sa fille.

Nous allâmes long-tems ainsi : il

était triste; mais au moins il ne me fuyait pas. Avec quel plaisir je le voyais à côté de moi, mesurant sa marche sur la mienne! Peut-être il croyait seulement continuer son chemin, et ne remarquait pas que nous étions ensemble.

Ma sœur, que la vraie sensibilité est prévoyante, attentive! Quelle pitié secrète m'avertit constamment de tout ce qui peut le troubler! Je portais sa fille depuis long-tems; j'étais fatiguée, et cependant je n'osais pas m'asseoir : il me semblait qu'un changement de situation inspirerait à Alphonse l'envie de s'éloigner. M'asseoir, c'était me reposer, m'établir, peut-être lui faire naître la crainte de rester plus qu'il n'avait pensé.

Nous arrivâmes à une espèce de plate-forme, d'où l'on découvre la plus belle vue du monde : Alphonse

la regardait, je crois, sans la voir; mais je saisis le moment où il était préoccupé pour poser son enfant sur le gazon, et me placer auprès de lui. Je le fis jouer, sauter, et lorsque sa petite figure fut brillante de joie, je le montrai à son père. Alphonse lui sourit : que je fus contente de voir un mouvement de satisfaction sur le visage de cet infortuné !

Dès que je l'eus tiré de sa rêverie, je l'invitai à se mettre avec moi près de son enfant; il y vint :... mais regardant de nouveau cette immense étendue, il détourna les yeux avec horreur, et se rangea de manière à ce qu'il ne lui fût plus possible de l'apercevoir. — *Ah !* me dit-il, *un vaste horizon est une image de l'avenir! Qui peut y penser sans inquiétude? comment prévoir sans crainte une longue suite d'années ?* — Je

m'étais promis de ne l'effaroucher par aucune question ; je voulais toujours dire comme lui : cependant un retour sur moi-même me porta à répondre qu'il était presque aussi difficile de s'arrêter sur le passé. — *Le passé*, s'écria-t-il! *ne me le rappelez pas ! quel plaisir trouvez-vous à rouvrir mes blessures ! pour la première fois j'éprouvais un moment de calme!* Il se leva précipitamment, voulut reprendre sa fille ; mais je ne pus me résoudre à la lui donner. Je sentis que s'il me quittait dans cette disposition, je resterais pour lui un objet d'éloignement. — *Oh ! non, non, Alphonse*, m'écriai-je! *Dieu me préserve d'augmenter vos chagrins ! ce sont mes malheurs dont je gémissais ; vous savez que j'ignore les vôtres.* — Sa figure était décomposée ;

je le priai, le suppliai de se rasseoir près de moi. — *Remettez-vous, Alphonse : vous avez une amie ; parlez-lui de vos peines ; je les ai partagées dès que je vous ai vu ; mais peut-être en les connaissant pourrai-je les adoucir.* — *Jamais*, se disait-il à lui-même, *jamais !* — Son visage exprimait le plus profond chagrin ; cependant, il ne songeait plus à me quitter. Je ne savais si je devais chercher à le distraire de ses malheurs, ou insister pour qu'il me les confiât ; comment puis-je les diminuer sans les apprendre ? — *Alphonse*, lui dis-je les mains jointes, *regardez-moi.* Il leva les yeux. *Si la vérité, si l'affection ont un langage, reconnaissez l'intérêt qui m'anime ; croyez que je puis deviner toutes vos douleurs.... les plus vives, comme les plus légères : toutes passeront par mon cœur ; je les sen-*

tirai toutes, et peut-être trouverai-je des consolations ou des excuses qui vous ont échappé.... Ne refusez pas une amie. — Il pencha sa tète dans ses mains; en la relevant, je vis des larmes sur ses paupières. — *Que vous êtes bonne*, me dit-il! *comme votre voix a le pouvoir de calmer mon âme! Je l'avais déjà éprouvé à Compiègne, et je m'en étonnais!... Vous êtes bonne comme une qui m'a aimé!.... Oui, je crois à votre pitié; vous lirez dans mon cœur. Cependant, laissez-moi reposer aujourd'hui;.... vous ne savez pas ce qu'il m'en coûtera pour retracer mes peines.... Je souffre sans cesse; mais chaque jour ne m'offre qu'une circonstance isolée; je ne les sens que l'une après l'autre; et il me faudra les rassembler toutes pour vous les apprendre.*—Quel empire le malheur

a sur moi ! Si dans cet instant il eût voulu me confier ses chagrins, j'aurais refusé de les entendre ; ai-je besoin de les connaître pour le plaindre? *Alphonse*, lui répondis-je, *vous me parlerez de vos peines sans ordre, sans suite ; vous me direz* UNE CIRCONSTANCE APRÈS L'AUTRE, *telles qu'elles se succéderont dans votre âme. Soyez certain qu'elles se graveront dans la mienne, et que mon intérêt suffira pour les rapprocher. Seulement promettez-moi de penser tout haut, et de ne fuir ni les consolations ni l'amitié.* Il a paru plus tranquille ; en me quittant, il s'est engagé à se rendre demain dans cette même place où nous étions, et où je viendrai le chercher. Ma sœur, j'attendrai que le tems et mes soins lui rendent la confiance moins pénible.

LETTRE LXI.

Madame la duchesse de Candale à mademoiselle d'Astey.

18 juillet 176...

J'AI éprouvé un moment de satisfaction aujourd'hui. Non-seulement Alphonse m'a devancée à la place où je l'avais prié de m'attendre, mais aussitôt qu'il m'a aperçue, il est venu au-devant de moi : c'est beaucoup! il y a deux jours qu'il me fuyait encore.

Sa petite fille, la douce Angélina, n'était pas avec lui; il m'a dit qu'elle était un peu souffrante, et qu'il l'avait laissée avec Anna. J'avais bien envie

de demander ce que c'était qu'Anna; mais je n'ai osé le troubler par aucune question. Son âme est si sensible, si irritable, que je ne lui parle qu'en tremblant; j'ai toujours peur de réveiller quelques douleurs qui me sont inconnues.

S'il m'avait confié ses peines, je serais bien sûre de ne rien omettre de ce qui pourrait lui plaire, de ne rien dire qui pût l'affliger; mais je veux le consoler, et j'ignore ses chagrins; il me faut pénétrer dans son cœur, pour ainsi dire, sans qu'il me voie venir. Aussi, quand je cause avec lui, je ne hasarde que des demi-mots, et mes yeux cherchent long-tems les siens avant de finir une phrase. Enfin, je me sens comme si je marchais dans les ténèbres avec la nécessité de n'être pas entendue, et la crainte que chaque pas ne fasse du bruit.

Il m'a demandé ce qui m'avait amenée dans ce désert. Je lui ai raconté les tristes événemens qui ont rempli le peu de jours que j'ai passés dans le monde. Ma sœur, je ne pouvais me fixer sur moi-même que lorsque ses réflexions m'y arrêtaient. Quel tableau à offrir à un homme dégoûté de la vie, que la société où j'ai vécu ! Il a plaint mes malheurs : *Mais du moins*, a-t-il dit, *vous ne devez les vôtres qu'à la perfidie de vos entours; et il n'est pas un des miens que je ne me sois attiré.... Demain*, a-t-il ajouté, *vous concevrez mes remords.* — Je l'ai remercié vivement de sa confiance, en le suppliant d'éloigner ces souvenirs jusqu'au lendemain. — Il a souri d'un air de pitié. — ÉLOIGNER CES SOUVENIRS !... *pourrais-je suspendre ma vie ! Ah,*

Emilie ! ni les peines ni les affections de l'âme ne vous sont connues ! — Ma sœur, je ne saurais vous dire combien ce nom d'Emilie m'a fait tressaillir. Tout ce qui m'aimait avant mon mariage, m'appelait Emilie ; et j'ai presque remercié Alphonse de s'être servi de cette expression. Hélas ! peut-être ai-je été trop sensible à un nom que le hasard ou la réminiscence d'une ancienne habitude lui a fait prononcer !

En nous séparant, c'est lui qui m'a demandé à quelle heure je reviendrais le lendemain.

FIN DU TOME SECOND.









